

FREDERIC LE GRAND



3500



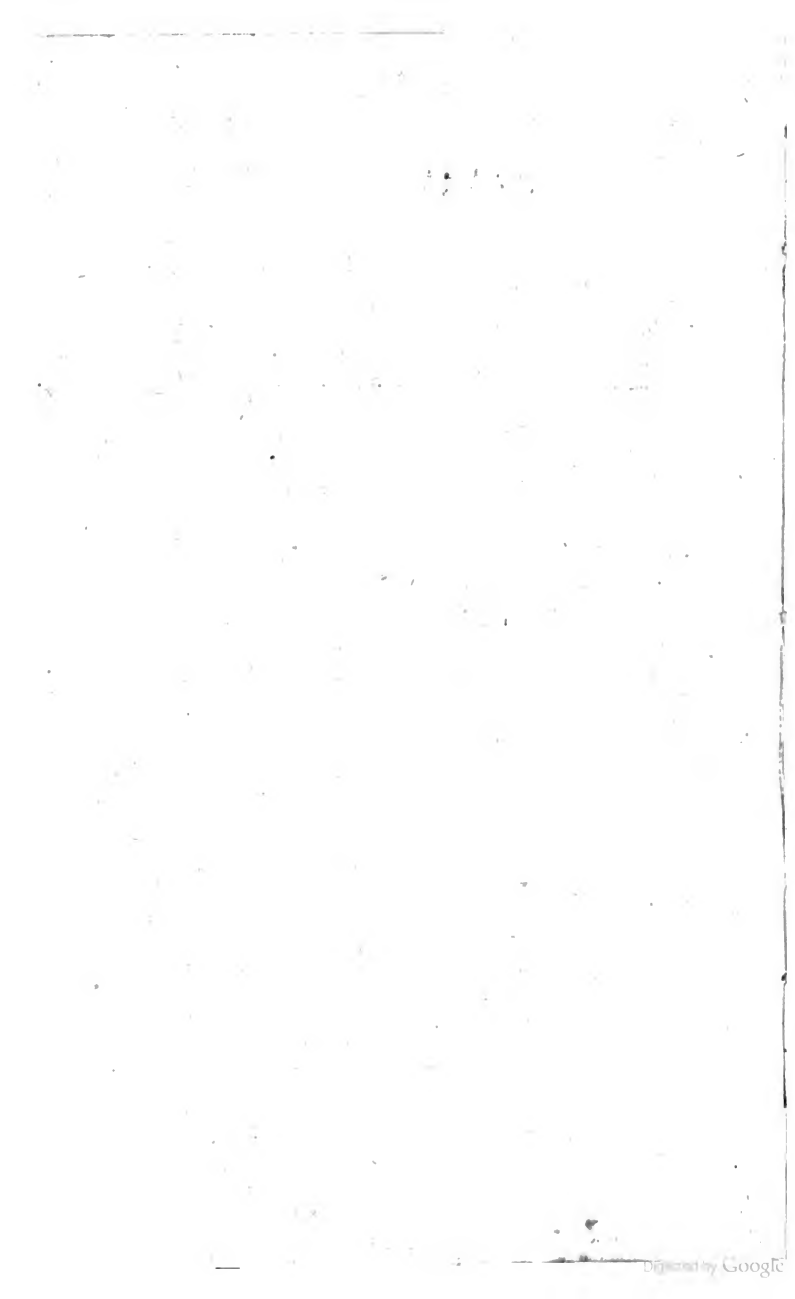
Salad. XXXIII-III

50W

553590

FREDERIC LE GRAND.





F R E D E R I C

LE GRAND.

De tous les Princes dont on puisse écrire la vie privée il n'en est point qui présente des détails plus piquans que celle de FREDERIC II. Roi de Prusse. Il regne depuis un demi Siècle. Comme particulier c'est un homme extraordinaire. Ses goûts, ses talens, sa façon de vivre offrent cent traits curieux, plaisans, instructifs. Un historien est à son aise. Il peut louer, blamer, admirer, plaisanter, & ne jamais être infidèle à la vérité. La difficulté de cette entreprise vient de ce que le Roi de 1784 n'est plus le Roi de 1760. Nous tacherons de la surmonter par quelques réflexions qui aideront le Lecteur.

FREDERIC II. est de la taille de cinq pieds deux pouces; assés proportionné; pas trop bien fait; quelque chose de gauche qui provient d'un maintient gêné. La figure tour-à-tour dure & agréable, mais toujours spirituelle. De la plus exacte politesse; le son de voix le plus gracieux,



même en jurant ce qui lui est aussi familier qu'à un grenadier; parlant plus correctement le françois que l'allemand, & ne parlant jamais celui-ci qu'à ceux qu'il sçait ne pas comprendre l'autre; il avoit d'assés beaux cheveux chatain-clair, qu'il frise toujours lui-même, & qu'il accommodoit assés bien. Jamais il n'a eu de bonnet de nuit, ni de robe de chambre, ni de peignoir, ni de pantoufles. Il se sert seulement d'un mauvais manteau de toile fort sale pour se poudrer; toute l'année un habit uniforme de son premier bataillon des gardes, drap bleu, paremens rouges, brandebourgs d'argent façon d'Espagne avec des houpes; les Brandebourgs jusqu'à la taille, veste paille unie, chapeau à point d'Espagne d'argent; plumet blanc; bottes aux jambes. Il ne sçait ni marcher avec des souliers, ni porter son chapeau sous le bras. Le devant de son habit est couvert de tabac, ses bottes sont raccornies.

Il se lève à cinq heures, travaille, ou pour mieux dire est seul jusqu'à six heures trois quarts. Il s'habille à sept. On lui remêt alors lettres, placets, mémoi-

res & puis les lettres qui lui sont directement adressées. Il les décachète lors qu'il n'en connoit pas l'écriture. Ses gens d'affaires entrent à neuf heures, car il n'a point de Ministres. Il dicte à tort & à travers ses volontés. On apelle cela de la facilité dans le travail. Il n'y a là ni facilité ni travail. La facilité consiste à saisir promptement un exposé bien fait & à voir d'un coup d'œil, le parti qu'il faut prendre. Le travail se fait en méditant sur les nombreuses propositions qui viennent de tous ceux que le besoin, l'ambition, rendent spéculateurs.

Lors qu'il a parlé un instant de cent choses différentes, il va à la Parade. Autrefois il faisoit faire lui même l'exercice. Cette parade dure une demi heure. Il rentre ensuite dans une Salle pour voir s'il y a quelqu'un à lui présenter, ou quelques personnes à écouter. Il y demeure quatre ou cinq minutes & commence ses révérences, même n'y eut-il que ses valets de chambre. Il recommence alors son travail, seul ou avec ses Ministres, si quelque chose d'important n'avoit pas été décidé avant la Parade.



Il se met a table à midi & demi, presque toujours avec des Généraux & les Officiers de son premier Bataillon. Sa table étoit autrefois de vingt quatre couverts & couverte de seize plats y compris potage, hors-d'œuvres, entrées, rotis, entre-mêts. Tout est servi à la fois. Il donne à son maitre-d'hôtel un écu par tête. Depuis quelques années il n'y a plus que huit personnes, & l'on a retranché la moitié des vins de liqueur. Quelquefois il y a quelques poissons de mer ou quelque gibier extraordinaire, alors il les paye de sa poche. Son fruit est un peu plus élégant. J'ai vu des gens blâmer cette méthode économique. C'est à tort. Si quelqu'un doit économiser, c'est celui qui n'est pas propriétaire. Or un Roi n'est que l'économe des biens de l'état. Plus il restraint ses besoins & plus il est estimable.

Son diner dure une heure. Il prend un de ceux qui ont mangé avec lui, cause & se promène environ dix minutes & rentre chez lui après avoir fait les révérences accoutumées. Autrefois il faisoit venir dans ce moment un de ces



beaux jeunes gens qui sont presque toujours grands & bêtes. Cette heure partagée entre le plaisir & le sommeil est suivie des travaux littéraires. Singulière façon de se préparer aux conceptions de l'esprit. Où il écrit, où il dicte, où il se fait lire.

Autrefois il jouoit de la flute à neuf heures. Son Concert, presque tout composé d'instrumens à vent, étoit un des meilleurs de l'Europe. Il avoit deux Chanteurs & Mademoiselle, Astron italienne, dont la voix pleine & harmonieuse étoit citée. Rarement cependant faisoit-il chanter dans son petit concert. Il falloit être dans la plus intime faveur pour y être admis, & ordinairement il n'y avoit que quelques uns de ces petits *Messieurs* dont nous avons parlé & auxquels il faut revenir plus d'une fois en écrivant cette histoire. A neuf heures venoient les d'Argens, les Algarotti, les Voltaire, les Maupertuis, mais jamais plus de huit, le Roi y compris & deux Mignons. A neuf heures & demie le Roi étoit servi. Huit plats. Conversation assés libre,

A 4



mais rarement des soupers délicieux qu'on a supposés.

Lorsque Voltaire n'y fut plus il défendit les gaytés irréligieuses, pendant qu'il étoit ci-devant le premier à les entamer. Il dit que ce sont de vieux propos cent fois rebattus, qui l'ennuyent. Mais d'autres en cherchant la raison dans un sentiment secret de religion. Ce qui les confirme dans cette opinion, c'est que le Roi, qui est sur un pié innocentement familier avec Madame de C... femme d'esprit & de mérite, s'entretenant il n'y a pas longtems avec elle, lui dit, qu'il estimoit les personnes fort heureuses, qui pouvoient croire les vérités que la religion nous enseigne; mais que pour lui, ayant une fois pris son parti, il ne pouvoit plus changer, & ses sujets même à le voir fréquenter les églises se moqueroient de lui, & l'accuseroient de foiblesse. Non Sire, lui répondit la Dame; on les verroit verser des larmes de joye, vos sujets vous aiment, mais ils vous adoreroient alors. Le Roi ne va ni à l'église, ni à la communion; il souffre cependant, que les Princes - ses frères communient, ce qu'ils



faisoient toutes les fois que la Reine mère alloit à la communion. Cette Princesse, (qu'il est expressement défendu à Berlin de nommer la Reine douairière) conservoit encore un certain dehors de religion, quoiqu'elle participât à des plaisirs, qui ne convenoient guères à son âge.

Algarotti étoit un bel esprit qui ne revoit qu'à l'esprit, & tout entier au plaisir de faire de l'esprit. Maupertuis plus sçavant que spirituel étoit jaloux, bourru, mal élevé & presque pédant. D'Argens libertin dès son extrême jeunesse, avoit un ton très aisé & disoit avec confiance ce que tout le monde dit sans prétention. Voltaire se mocquoit d'eux soit parce qu'il étoit extrêmement supérieur, soit parce qu'accoutumé aux plaisanteries il mettoit les rieurs de son côté. Le Roi s'ennuyoit souvent de ces entretiens littéraires, mais la flatterie qu'il a toujours aimé le dédommagoit de la monotonie de l'esprit.

A minuit sonnant le Roi se mettoit au lit. Tel étoit, toute l'année, l'emploi des vingt quatre heures sans jamais varier ces prétendus amusemens. Il faut en excepter le temps des revues & quelques épo-



ques ou la maladie apportoit quelques changemens a cette distribution. Le feu Roi disoit de FREDERIC il a bien de l'esprit, mais s'il en avoit un brin de plus, il faudroit l'enfermer. Vous allez voir, que, quand je serai mort, Berlin sera inondé de fols & d'esprit forts, de ces gens, qui se proménent dans les rues, tels que ma mère & ma grand-mère les aimoient, il séduira tout le monde, & fera enrager ses voisins. Il est certain que le Roi se perd souvent dans le sublime.

Bien des gens pensent que le feu Roi se trompoit & que FREDERIC n'a pas l'esprit aussi brillant qu'on l'a cru. C'est ce que nous ne déciderons pas. Bien-est il vrai toujours qu'il en a dix fois plus que le commun des Rois & vingt fois plus qu'il n'en faut pour régner. Sa partie brillante est le militaire dont il est capable de tirer tout le parti possible. Expéditif, faissant ce qu'on veut lui dire au premier mot, ne prenant ni ne voulant de conseil; ne souffrant jamais de répliques ni de remontrances, pas même de sa mère, de sa femme, de sa sœur, de ses frères; moins encore de ses Ministres, ce qui



se prouve certainement par un esprit supérieur. Ce qui le prouve moins encore c'est d'être mauvais plaisant, de dire des duretés au lieu d'épigrammes; & de s'adresser toujours à des gens, qui par leur état ne doivent pas lui répondre & qui par leur génie ne peuvent pas lui faire appercevoir les raisons pour lesquelles ils se taisent: Ce qui le prouve enfin, c'est qu'il n'a jamais rien compris aux Finances & au Commerce & qu'il n'a pas sçu tirer parti de l'argent qu'il adore.

Il n'y a pas le même bien à dire de son caractère que de son esprit. Traitant les hommes en esclaves, les sujets gémissent sous des chaines terribles. Il ne pardonne aucune faute contre l'exactitude militaire, & si son intérêt est lésé, il ne chatie pas, il se venge. Ces défauts de l'homme sont compensés par les qualités du Roi.

Il n'a à sa solde que des gens utiles & en état de bien remplir leurs emplois, dès l'instant qu'il n'en a plus besoin, il les renvoie avec rien; mieux servi que tout autre avec moins d'argent, donnant peu d'appointements à tout ce qui est grande charge de la Cour, qui sont toutes *in Par-*



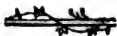
tibus à peu de chose près, n'ayant dans tous les Etats aucun Gouverneur de Province, ni de Ville; Il commande seul dans les Provinces; & dans les Villes ce sont les Commandans des Régimens qui y sont en garnison; il ne paye aucun Etat-major de place, ces trois articles sont immenses chez les autres Potentats: Un militaire qui pendant trente ans a suivi les grades jusqu'à être parvenu à celui de Général en son rang, s'il en est content il lui donne un Regiment; le grade de Capitaine est lucratif, sans qu'il en coûte au Roi. C'est la justice qu'on rend au Soldat qui fait la fortune du Capitaine: par exemple les Compagnies sont de 110 hommes, le Capitaine peut après la revue donner 60 congés pour dix mois, le Capitaine touche la paye pour toute l'année comme complet, & le Soldat n'a rien tout le tems qu'il est absent; dans ce qu'il appelle sa maison militaire il y a à Potsdam & à Charlottenbourg soixante Cavaliers à qui l'on a donné le nom de Gardes du corps qui n'ont que la paye & l'habillement de la Cavalerie & reçoivent tout autant de coups de bâton. Le reste de

ses Gardes est composé de Soldats un peu mieux vêtus, avec la paye ordinaire; les Reines, les Princesses, les Princes ne savent ce que c'est que d'avoir des gardes, dès que le Roi est sorti de Potsdam ou de Charlottenbourg ils n'en ont plus; il a un Chancelier qui ne parle jamais, un grand Veneur qui n'oseroit tuer une Caille, un grand Maître qui n'ordonne rien, un grand Echanson qui ne fait pas s'il y a du vin dans la cave, un grand Ecuyer qui n'a pas le pouvoir de faire seller un cheval, un grand Chambellan qui ne lui a jamais donné la chemise, un grand Maître de la Garderobe qui ne connoit pas son Tailleur; les fonctions de toutes ces grandes charges étoient exercées par un seul homme appelé Fredersdorff qui de plus étoit Valet de chambre ordinaire de quartier, Gentilhomme de sa chambre, & Secrétaire ordinaire du cabinet. Tous les grands sont payés avec le titre d'Excellence. Toute la Chambre consiste en huit Pages, autant de Laquais, quatre Coureurs, six jeunes gens avec l'habillement de différents orientaux, mais tous en couleur de rose & chargés de gal-



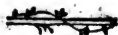
lons, le reste de sa livrée n'y ressemble point du tout, en général il n'aime que les couleurs douces & dans les appartemens qu'il occupe les meubles sont couleur de rose, lilas ou bleu, pour lui, la Reine & la Princesse Amélie. Il n'a pas 130 Chevaux, pas une seule voiture qui vaille 300 flor.; feu son Père aimoit la chasse & avoit un équipage vaille que vaille & celui-ci à son avènement au trône voulut le reformer, le grand Veneur qui aimoit la chasse à la folie représentat que c'étoit un bénéfice pour le Roi & continuat de faire vendre le gibier comme par le passé.

Des personnes, qui prétendent savoir les anecdotes les plus secretes m'ont assuré, que le Roi & la Reine dans les premiers tems de leur mariage avoient régulièrement vecu ensemble, de quoi le feu Roi avoit eu grand soin de s'informer au juste; mais que le Roi d'aujourd'hui voyant depuis qu'il n'en suivroit pas d'enfans, & se sentant d'ailleurs d'un côté du dégoût pour la Reine, & d'un autre côté de certaines foiblesses, qu'il s'est apparemment attirées par de fréquents



excès de jeunesse, il avoit discontinué de vivre avec son épouse, & évité en général tout commerce avec les femmes, ce qui a donné lieu aux conjectures de différentes espèces, que la malice des hommes a formé au des-avantage de ce Prince. On prétend cependant qu'il étoit assez indulgent, pour permettre que l'on l'en dédommageât, pourvu que ces libertés ne produisent pas de témoins vivants, ce qui l'obligeroit de faire du bruit. D'autres assurent que des accidens funestes dans sa jeunesse le fournirent à de rudes opérations & qu'il n'a jamais osé mettre aucune femme dans la confiance de ce deshonneur involontaire & qu'il a affiché le mépris du sexe comme convenable à un Héros. On n'a pas refusé ce titre à César, à Turenne, au Marechal de Saxe.

Il a poussé à l'excès les égards du à sa mère. Voici un exemple qui le prouve, comme au château de Berlin aussi bien qu'à toutes les autres maisons royales il n'y a pas de sanctuaires, dont il ne soit permis à tout le monde d'approcher, ainsi de même à Monbijoux, où la Reine-mère réside pendant l'été, tous les fiacres



vont jusques sous les fenêtres de sa Majesté. Il n'y a que le Roi, qui descende hors de la grande porte, & traverse la cour à pied, quand même il pleuvroit à verse, disant, que s'il temoignoit tant d'égards c'est parce que c'étoit sa mère, & qu'elle n'étoit pas celle des autres. C'est ici le lieu de donner une idée de la famille du Royal.

La Princesse Amélie Sœur du Roi, est fort aimable; elle est grande Musicienne, accompagne du clavecin, & compose, dit-on, des pièces, qui méritent l'admiration de tous les connoisseurs. Un valet de chambre de bonne mine, que cette Princesse prit à son service, contre l'étiquette ordinaire, qui défend cette espèce de domestiques aux Princesses, qui ne sont pas mariées a un peu excité la médisance; je crois qu'on lui fait tort, quoique ceux, qui la soupçonnent, à juger par le goût dépravé, qui regne à Berlin, s'imaginent apparemment de lui faire grand honneur.

Le Prince de Prusse est fort aimé; on loue la bonté de son cœur, & depuis quelque tems son esprit doit s'être tellement formé qu'on s'en promet beaucoup. On



dit également du bien de la Princesse, son épouse, quoiqu'elle ne soit ni jolie ni fort spirituelle; cependant le Roi l'estime, & lui fait de grands présents, pendant qu'il n'en fait jamais à la Reine, dont outre cela les revenus qu'on lui a assignés, sont si minces, qu'elle est obligée de s'endetter. Le Roi aime infiniment les enfants du Prince de Prusse, & prend un soin extrême de l'éducation de l'ainé, qui doit-être fort aimable & plein d'esprit.

Le Prince Henri, est trop hautain pour être aimé, il veut copier le Roi son frère, mais il s'en faut bien, qu'il puisse atteindre son original. Il a de l'esprit quand on ne le voit que deux jours. Il parle sentiment, amitié, décence; mais c'est un jargon. Tout le monde le dit grand Général & peu de gens le croient, je ne sçais pourquoi.

Le Prince Ferdinand n'a de prétentions à rien, mais il a une qualité réelle, c'est d'être content de tout. La nature n'a rien fait pour lui. Il a corrigé son penchant & s'est fait bon homme.

Le Margravé de Schwed est un peu brutal, comme il a toujours été; son

B



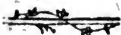
épouse sœur du Roi a si bien su entrer dans son génie, qu'elle ne le contredit jamais pour conserver la paix dans l'intérieur, paix préférable a tout.

Le Margrave Henri frère de celui de Schwed, est d'une belle figure; on a à peu près tout dit, quand on a dit cela, à moins qu'on ne veuille ajouter, qu'il court après tous les tabliers blancs, qui s'offrent a sa vue. Son épouse sœur du Prince de Dessau, est une excellente femme, qui n'aime qu'à jouer aux cartes depuis le matin jusqu'au soir; elle estropie le François, & ne s'est peut-être jamais avisée de se facher.

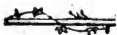
Le Margrave Charles n'est pas non plus un grand génie, & court également la pretontaine, au grand regret de sa Dame, fille d'un bourgeois, avec laquelle il a vécu bien des années. Il en a eu deux enfans, qui ont été annoblis par le Roi, sous le nom de Carlovitz; le fils en est mort, & sa fille vient d'être mariée au Comte de Schoenburg *de Gauche*, aide de camp du Margrave, qui constituera, dit-on, cette fille héritière de tous les biens dont il lui est permis de disposer.



Le Roi de Prusse avec toute l'économie outrée, dont on l'accuse, ne laisse pas que d'aimer la magnificence. Rien de plus superbe que ses livrées; sa table, quoique frugale, est des plus délicates; il a rassemblé des quatre coins de la terre tout ce qu'il y a de plus habile en fait de cuisiniers. Il mange souvent seul; de tems en tems il soupe en petite compagnie choisie; alors quand il s'abandonne aux plaisirs de la table, il boit souvent plus qu'il ne faudroit; mais jamais de grands verres, sur lesquels il a si bien su mettre un certain ridicule, qu'on n'en voit plus paroître à aucun régal. L'armée du Roi, qui monte jusqu'au nombre de 200000 hommes, lui coute un argent infini. Cependant il en employoit beaucoup pour les plaisirs, surtout pour les spectacles dont le Roi faisoit seul les fraix. Tout le monde y entre pour rien; il y a des acteurs & des actrices, qui recevoient jusqu'à six mille écus de pension par an. C'est un plaisir de voir les jalousies & tracasseries de ces gens là, qui forment pour le Roi un objet d'occupation tout particulier. Il y eut une fois une scène ter-



rible à l'occasion d'une Danseuse italienne, nommée Barberini, dont le Roi faisoit un cas infini. Le fameux Algarotti, Comte, comme dit Mr, de Pollnitz, par la grace du Roi, mais non pas par celle de Dieu, amoureux de cette fille, s'étoit promis avec elle. Des sujets de jalousie les brouillèrent; la Barberini va chez le Roi & s'engage de rester encore quatre ans à son service moyennant quoi sa Majesté rompt le mariage; pendant qu'Algarotti en dépit de sa philosophie s'arrache les cheveux, & menace de se vouloir tuer: la Danseuse s'attache à deux autres Cavaliers, dont l'un est officier, & l'autre le fils du Grand-Chancelier Coccée; arrive un nouveau Danseur françois, à qui la sœur de la Barberini demande s'il trouvoit que sa sœur dansoit mieux que la Cauchois, autre Danseuse, qui étoit compagne du Marquis d'Argens, auteur des lettres Juives, & fort fameux dans la république des lettres. Le Danseur François ne balance pas un moment à jeter la pomme à la Cauchois; cela pique la Barberini, qui se trouvant à danser sur le Théâtre avec ce françois, ménage si bien



une passade derrière lui, qu'elle lui applique un bon coup de pied ; le Danseur rentré dans les coulisses dit mille injures à la Barbarini, qui réclame l'assistance de ses deux galants, pour tirer vengeance de lui. Ces Messieurs endossent leur livrée à une demi douzaine de Soldats, & les mettent en embuscade, pour assommer le Danseur de coups. Il leur échappe, les Soldats sont pris, & les cavaliers encoffrés. L'Officier a d'abord été envoyé à Spandau ; pour Mr. de Coccée le Roi, par considération pour son père, a laissé à celui-ci le choix de dicter lui-même la sentence. Le Grand Chancelier condamna son fils à être mis pour trois ans à Spandau ; mais le Roi en abrégé le terme, & il n'a été envoyé en prison, que pour six mois. Nous nous sommes un peu étendus sur cette aventure, qui ne mérite guères d'attention ; mais on en avoit parlé beaucoup dans le tems.

Les bâtimens que le Roi fait, forment un autre objet de dépenses. Ils sont tous d'un goût exquis, & les ameublemens des plus superbes. La maison d'Opéra ou l'on



a épuisé tout l'art de l'ancienne architecture grecque & romaine, la nouvelle église du Dom, le vaste & belle maison des Invalides, la Bibliothèque, les embellissements du Château de Charlottenburg & celui de Potsdam éterniseront pour jamais le nom de leur fondateur. On ne fauroit assez admirer la maison de plaisance, nommée Sans-Souci, que le Roi a fait bâtir près de Potsdam, & vis-à-vis de laquelle on va en bâtir encore une autre pour perfectionner la beauté de ces avenues. Le jardin, les berceaux, les colonades, les meubles de la maison tout cela est superbe, & dans un goût tout nouveau. Il y a des gens, qui ne peuvent concevoir comment le Roi peut fournir à de si horribles dépenses, ils s'imaginent qu'il épuise les thresors que le feu Roi lui a laissés, d'autant plus, qu'on ne contracte pas de dettes, & que tout le monde est exactement payé. Mais comme il est bien certain, que ce Prince roule toujours de grands projets dans sa tête lesquels ne sauraient, s'exécuter sans argent, il est, ce me semble, à présumer, que le Roi avec toutes les dépenses qu'il

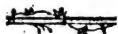


fait, ne laisse pas de se conserver une poire pour la soif. Il faut convenir, que c'est un grand Prince, qui a un vaste génie & de rares talents, écrivoit un jour l'homme qui peut être l'a le mieux connu. Nous transcrivons sa lettre. „Il affecte bien de paroître juste, généreux & compatissant; mais cela n'empêche pas, qu'il ne soit d'un caractère fort bizarre & très dangereux, ayant un goût si décidé pour le faux, & pour le méchant, qu'aucun homme de probité ne peut se conserver dans son esprit, & on a souvent observé que quand un tel lui est d'abord revenu beaucoup, il ne s'est pas plustôt aperçu, que c'étoit un homme droit & honnête, qu'il s'en est dégouté. Il n'y a que les gens artificieux, rampants, qui n'ont ni sentiment, ni religion, qui prospèrent auprès de lui; il a même la foiblesse d'être sensible aux plus basses flatteries, il faut avouer aussi qu'il donne souvent à gauche, & qu'avec tout le brillant, & toute la pénétration, son esprit a quelquefois des écarts, qui avec un peu moins de fortune, qu'il n'a eu jusqu'ici, lui

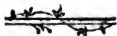


auroient déjà pu attirer une ruine totale. Les succès étonnants, dont la Providence divine, pour le chatiment des uns, & pour le bonheur des autres, a jusqu'à présent accompagné ses entreprises les plus hasardeuses, l'ont tellement enflé & en-orgueilli, qu'il se méconnoit souvent, & qu'il se croit tout permis & tout possible. Il est impénétrable, & ne demande conseil à personne, ne communiquant ses idées aux Ministres, que quand il ne peut plus s'en dispenser, pour les voir exécutées; quand il forme son système, ce n'est qu'accidentellement qu'il l'ajuste à l'intérêt permanent de sa maison, sa gloire personnelle étant toujours son but principal. Les politiques perdent leur latin avec lui, on ne peut guères raisonner conséquemment sur ses idées. Il a trop trop de rats, & trop de singularité dans sa manière de penser. Il hait mortellement la maison d'Autriche, qu'il regarde comme son ennemi naturel & héréditaire. Il a souvent dit, qu'il ne pourroit jamais se tranquilliser au sujet de cette maison, avant qu'on lui ait enlevé les pays-bas, ses possessions en Italie, & pris des me-

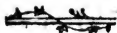
sures, qui l'éloignassent du trône Impé-
 rial. Avec ces sentiments il est aisé de
 croire, que la France soit sa Cour favori-
 te; aussi est il entouré de gëns qui ti-
 rent de grosses pensions de la France,
 comme Mr. le Comte de Rothemburg &
 plusieurs autres, qui lui soufflent conti-
 nuellement des soupçons contre l'Impéra-
 trice & ses alliés; le Roi a une joye se-
 crette du malheur des Hollandois, il con-
 voite le Gueldre, il cherche noise à ces
 Républicains, & fouhaite leur ruine, es-
 pérant que cela attirera de riches Négo-
 cians dans son pays. Il fait tout au mon-
 de pour les y inviter, & en général c'est
 sa maxime de rassembler chez lui tout ce
 qu'il y a de plus opulent ailleurs; c'est
 par ce même principe, qu'il a offert le bâ-
 ton de Maréchal au Comte Sulkoffsky,
 s'il vouloit se transporter à Berlin avec
 son bien, qui est fort considérable, mon-
 tant à cent mille écus de revenus. Le Roi
 ne se met guères en peine de l'Angleterre,
 qu'il regarde comme hors d'état de don-
 ner le branle aux affaires, tandis que les
 vues intéressées de ceux, qui divisent la
 nation, & le caractère du Roi, qui la



gouverne, subsisteront. Outre cela la Cour d'Angleterre a trahi en plus d'une occasion une secrète inclination à ne pas s'opposer à l'aggrandissement du Roi de Prusse, afin de tenir la maison d'Autriche un peu plus en respect, dont les hauteurs insupportables ont souvent été incommodes aux Puissances maritimes. Le Roi se moque de la Cour de Dresde, qui a beau réclamer, en vertu de la paix, 3000 prisonniers de guerre & 500 Miliciens qu'on détient encore. Les Ministres quand ils se voient sollicités par l'Envoyé de Saxe, haussent les épaules, & disent que le Roi se fache, quand on lui en parle; c'est là toute la reponse, qu'on en peut tirer, & les traités restent dans l'in-exécution. Il turlupine en général les Ministres étrangers, résidens à sa cour, que c'est une bénédiction; il les fronde & les gracieuse suivant que cela lui tombe dans l'esprit. La plupart de leurs dépêches sont ouvertes à la Poste, qu'on dit toujours arrivée quelques heures plus tard qu'elle ne l'est en effet. On prétend, que le traité, que le Roi a nouvellement fait avec la Suède n'est pas si innocent, com-



me on a voulu le persuader au public; si on suppose des vûes secrètes, il est aisé à voir que c'est la Russie, dont il s'agit: c'est présentement la puissance, qui excite le plus l'attention de Sa Majesté Prussienne. Mr. de Bulow, Ministre de Saxe, dit en badinant, qu'on ne craint guères le bon Dieu à Berlin, mais les Russes beaucoup; depuis qu'on a parlé de leur marche, comme d'une chose certaine, on a remarqué que le Roi a eu de certaines inquiétudes & rêveries, telles qu'il a coutume d'avoir, quand il mitonne quelque grand projet. Malgré ses dissimulations, & déguisements il se trahit quelquefois, tant il est difficile, que la vérité échappe au grand nombre d'observateurs, uniquement attentifs à étudier un seul, & à lire jusque dans le fond de son cœur. On n'a plus douté, que le Roi ne méditât quelque nouveau dessein. Les libéralités tout nouvellement faites aux veuves & orphelins des Soldats tués à la guerre, ont plutôt paru un moyen prodigue d'encourager les troupes, que l'effet d'un bon cœur, & d'une ame généreuse. Les ordres, donnés sous main, de mettre l'ar-



tillerie, les équipages des Officiers & tous les utensiles de la guerre en état, ont augmenté les soupçons des spéculatifs. Un autre phénomène a paru. On fait que le Roi étoit brouillé avec le Marechal Schwerin ; qui est sans contredit le plus expérimenté de ses généraux, & le Roi a toujours paru jaloux de lui & de sa gloire. Il y a quelque tems, que Schwerin écrivoit à sa Majesté & lui demandoit la permission d'aller la voir. Le Roi lui répondit en termes fort obligeants ; mais qu'il étoit pourtant obligé de lui dire, que ses écarts & ses insupportables hauteurs, fautes, qui s'il avoit été en Suède, lui auroient peut-être attiré le sort de Löwenhaupt & de Buddenbroik, lui étoient si odieuses, que sans qu'il s'humiliât & reconnût son tort, il ne pourroit jamais plus le voir. Après une réponse d'une telle nature, on ne s'attendoit à rien moins qu'à voir reparôître Schwerin à la Cour, lorsque le Roi lui envoya il y a quatre semaines une estafette, pour l'inviter de venir à Berlin ; il lui a fait depuis mille avances, l'a accueilli le plus gracieusement du monde, s'est enfermé avec lui des heures entières,



& l'a distingué beaucoup, le tout pour l'empêcher, qu'il ne passe au service des Hollandois, qui l'ont demandé, & peut-être aussi parce qu'il croit avoir besoin de lui dans la conjoncture présente. Schwerin lui-même est persuadé, qu'il n'est redevable de ce retour, qu'à de certaines vûes intéressées. Il s'est également enfermé avec le Prince de Dessau, & avec Mr. de Borck, Ministre de la guerre, comme aussi avec le Général Keith, qui, par parenthèse, a tiré une pension de Sa Majesté Prussienne depuis quatre ans, qu'il étoit encore au service de Russie. En quittant là bas il a donné un revers par écrit, & s'est engagé sur son honneur de ne servir jamais, que le maître, sous lequel il étoit né, & nommément un Roi d'Angleterre de la maison d'Hanovre; car il a ci-devant été du parti du Prétendant, & quoiqu'il se soit reconcilié avec le Roi George I. il a pourtant toujours entretenu de secrettes correspondances avec les Jacobites. Ce revers a été envoyé en copie à Mr. de Kayserling Ministre de Russie à Berlin, pour reprocher à Mr. Keith sa contravention, & son peu de bon-



ne fois mais celui-ci s'en est moqué. On forme toutes sortes de conjectures sur les projets de Sa Majesté Prussienne, sans qu'on puisse deviner au juste. Il est constant qu'il n'y a rien, à quoi on ne puisse s'attendre de la part d'un Prince puissant & inquiet, plein d'ambition, & enhardi par le bonheur, qui a jusqu'ici accompagné ses entreprises. Il ne me reste qu'un mot à dire sur les nouveaux arrangements, qu'on va faire ici, par rapport à la justice, sous la direction de Mr. de Cocée, à qui ses soins ont déjà valu le cordon de l'aigle noir, & le titre de Grand-Chancelier. Cét ouvrage est d'une grande étendue; dont ceux même qui en sont les premiers mobiles, ne sauroient ni embrasser l'idée, & toutes les difficultés, ni par conséquent en garantir la réussite. Jusqu'à présent on s'occupe encore à faire maison nette, c'est-à-dire on travaille à force, pour terminer tous les vieux procès, en abrégant le cours des formalités ordinaires. On espère d'avoir fini en quatre ou six mois. Alors il s'agira de mettre en train la nouvelle méthode, qui doit purger les cours de justice, des

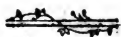
retardement & chicanes, qui jusqu'ici ont fatigué & appauvri les plaideurs. On rognera surtout les ongles aux Avocats, mais cela d'une manière, qu'un honnête homme embrassera difficilement ce métier, vû qu'on fait dependre son sort du caprice des Juges, qu'on suppose partout être des Anges, ou des gens plus infailibles que le Pape. L'incertitude du droit doit être levée, & les contradictions des loix corrigées par la publication d'un nouveau code, en abolissant les dispositions du droit civil & canonique, qui jusqu'à présent ont formé le champ de bataille des fabulistes. Le projet est beau, mais l'exécution selon moi en sera bien difficile, pour ne pas dire impossible; en évitant un écueil, on en trouvera dix autres dans son chemin. Généralement parlant cette affaire ne me paroît pas assez digérée, & elle a tout l'air d'un coup d'essai, qui n'est guères permis dans un objet de si grande importance, d'où dépend le bonheur de tant de personnes, & où il s'agit d'une révolution entière. toujours hazardeuse, & souvent fatale. Je me trompe fort, ou Mr. de Cocée, plus oc-



cupé peut-être de sa propre gloire & de ses intérêts particuliers, que du bien public, en ajustant ce projet en a donné beaucoup au hazard sans percer cette nuée d'obstacles, qui n'auront pas manqué de s'offrir à sa vûe, & qu'il espère sans doute d'écarter à mesure qu'ils naîtront. Enfin, il faut voir, comme il s'en tirera. Le Roi doit avoir l'idée de former à Berlin un Parlement, comme celui de Paris. La France donne les modes en tout au reste de l'Europe; pourquoi la justice en seroit-elle exempte?

Cette lettre renferme de ces vérités que les historiens ne retrouvent plus. Après un certain temps. Ils ne font que raisonner, conjectures. Au lieu que celui que nous citons peignoit & dévoiloit le vrai.



*ANECDOTES LITTERAIRES.*

Un grand homme doit être considéré sous toutes les faces. FREDERIC a été général; il est curieux de connoître ses principes & ses rivaux; il a été homme de lettres, il faut le voir dans les tracasseries littéraires, dupe de cet esprit qu'il a tant idolâtré, victime de ces spirituels ingrats qu'il a voulu associer à sa gloire, ennuyé de ces conversations épigrammatiques, & de ces soupers si loués par ceux qui y assistoient, enviés par ceux qui n'en étoient pas & prisés à leur juste valeur par ceux qui connoissent les hommes, les cours, les beaux esprits & les Rois; il n'a pas cru au préjugé du sang, voyons comment il s'est tiré de l'exigence des frères, des prétentions des cousins, des sollicitations des nieces, des convenances royales; ses ennemis ont été nombreux & puissans; examinons comment il a trompé les uns, vaincu les autres, entraîné ceux-ci, bravé ceux-la, & comment enfin tout a cédé à son génie; il a voulu être le fondateur d'une ville ou

C



du moins l'embellir. - On le verra forcer les arts qu'il n'a jamais connus à l'immortaliser de cette façon comme la guerre & les succès l'ont éternisé d'une autre.

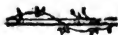
Il semble que la qualité de Littérateur n'a jamais été séparée de l'auguste fonction de Roi. On connoit son foible pour Voltaire dont il adora l'esprit & n'aima jamais beaucoup la personne. Voltaire en effet avoit un regard malin qui ne peut jamais réussir dans une cour puisque ce regard desavouoit tout ce que la flatterie lui inspiroit. Jettons un coup d'œil sur cette foule sçavante que le plus grand des Rois a rassemblé autour de lui & voyons si le choix que Salomon fit en demandant à Dieu la sagesse a été effectivement un choix sage. Sans doute il n'entendoit pas la sagesse des sages du jour qui ne donne que des idées à l'esprit sans imposer de loix au cœur & à la conduite.

VOLTAIRE. Si ce grand homme avoit sçu mettre en bon sens & en jugement & en conduite le tiers de son esprit, il eut été les delices du Siécle & je tremble que peut-être un jour il n'en soit l'admiration & le mépris. Il pouvoit mourir mais non



pas vieillir & quand il seroit parvenu à l'âge que se donnoit l'imposteur St. Germain il auroit toujours eu dix huit ans par la tête. Bien des gens disent qu'il ne falloit le regarder que comme bel esprit. On revenoit bientôt de cette espèce d'amusement. On aimoit mieux le lire que de l'entendre. Ses fusées n'étoient pas égales au travail de ses veilles & beaucoup de gens dont on ne parle pas ont eu l'esprit plus aimable que le sien. On a fait de lui cent portraits. Nul n'est ressemblant. C'étoit sans doute l'être le plus étourdi & le moins réservé avec ses amis, mais il y avoit quelque chose de singulier & de si paradoxal dans la composition de son être qu'on se trouvoit à tout moment dans des terres inconnues.

Par exemple sa sensibilité aux critiques est extrême & il reçoit avec reconnaissance les remarques sur ses ouvrages. Quand il a été dans une cour il y plaisoit, & cependant c'étoit un grand homme déplacé, tiré de son cadre & mis dans une position où il ne présentait que des faiblesses & des défauts. Il falloit l'occuper sans cesse de poésies, & d'histoire, & ne



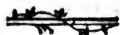
lui laisser aucun loisir pour se livrer aux petites passions qui conduisent à de grandes erreurs. Au reste il y a peu d'humains à qui cela n'arrive. Nous devons nos vertus aux circonstances ; mais on le remarque dans Voltaire, & non dans la plupart des autres hommes.

MAUPERTUIS étoit pédant, persécuteur, bouffi d'orgueil, mais ni Rodomont ni Matamore, il ne croyoit pas en Dieu & alloit à la Messe croyant qu'il étoit du bon ton d'avoir de la Religion. Son aversion pour les allemands alloit au point qu'il leur refusoit le moindre éloge, les moindres découvertes, aussi lui rendoit on cordialement la haine qu'il montrait, & disoit lorsqu'il fut fait Président de l'Académie, que c'étoit un tyran qui regnoit par la crainte sur des sujets qui l'abhorroient. On ne parle plus aujourd'hui que de son tombeau & ses rêves physiques n'occupent pas même les écoliers.

L'ABRE DE PRADES avoit l'extérieur d'un Apothicaire, peu ou point d'usage ; l'air embarrassé & imprudent ; la physionomie fausse, le regard

incertain, le fouris niais; rien de plus souple avec ses supérieurs & de plus insolent avec les malheureux qu'il commandoit ou par ses idées ou par sa situation. Ni génie, ni agrément, une vivacité d'écolier, des phrases ignobles, une gazette de café; on l'accusoit d'être athée, on avoit tort. La fortune est une divinité. Il la reconnoissoit & l'adoroit très religieusement. Présomptueux, indiscret, ennemi implacable, ami timide & inconstant. On disoit à Berlin que c'étoit le plus mauvais présent que la France put faire à l'Allemagne. Sçavant dans l'histoire ecclésiastique, gay dans la conversation, plein de douceur & d'aménité pour ceux qui le voyoient rarement. On lui accordoit de l'esprit quoi qu'on sçût qu'il ne fut pas l'auteur de la trop célèbre these qui le fit exiler de la France. On exiloit alors à bon marché. La Sorbonne encore plus ridicule qu'aujourd'hui aimoit les coups d'éclat & ne s'en est guérie que lorsque les plaisans ont fait justice des Riballier & consorts.

LE MARQUIS D'ARGENS estassés connu pour ne pas répéter ici son portrait.



Bon homme, fort sale, un peu bas, grand compilateur, de l'esprit comme-ça; de la mémoire plutôt que de l'esprit & croyait que l'on étoit quelque chose parce qu'on est auprès d'un Roi.

LE COMTE ALGAROTTI. Plein d'esprit, d'affectation, d'amour propre, de ridicule françois par l'esprit, italien par le caractère, désagréable en société, souvent exposé aux plaisanteries royales, & les recevant comme une faveur.

LA METRIE étoit un bouc impie, gourmand comme une autruche & faisant gloire d'une brutalité qui revoltoit les athées comme les devots.



Le Roi de Prusse a eu une conversation avec Gellert qui est imprimée dans les œuvres de celui-ci. Voici comme'il l'a peint dans une lettre. „ Ce petit bourru de Gellert est réellement un homme aimable. L'anglois le plus anglois n'eut jamais un Spleen si bien étoffé. C'est un hibou que l'on ne sçauroit arracher de son réduit; mais le tenez vous une fois, c'est le philosophe le plus doux, le plus gay, le plus aimable: un

esprit fin. Toujours nouveau, toujours ne ressemblant qu'à lui même. Pour le cœur il est d'une bonté attendrissante. La candeur & la vérité s'échappent de ses levres, & son front peint la droiture & l'humanité. Avec tout cela on est embarrassé de lui, du moment que l'on est quatre personnes ensemble. Ce babil l'étourdit, la timidité le fait, la mélancolie le gagne, il s'égare, il s'oublie & l'on n'en tire pas un mot. Voilà l'homme. Je l'aime de tout mon cœur quoi que je ne sache qu'en faire, & vous en affolerez si jamais vous le connoissez, car ce n'est pas le connoître que de l'avoir vu une fois comme vous l'avez fait.

Quant à Gotschedt qu'il vit aussi à Leipzig ainsi que sa femme, Voici ce qu'il en disoit. Chez les Gotscheds il se fait une singulière circulation entre nous. Le marry decouvre tous les jours de plus en plus les bornes étroites de son génie, & la femme l'étendue de son esprit, & la bonté de son caractère. C'est ce que l'on appelle un sot profondément instruit, un vrai magasin de sçavoir, ou tout est rangé alphabéthiquement, mais qui lui mê-



me n'entend pas ce qu'il contient. Elle en revanche, sçait avec discernement, & a la conduite & la prudence d'un homme sage, avec la douceur d'une femme aimable. Ils ont le cœur bon tous deux. Ils sont serviables & obligeants, mais ils sentent toujours la poussière de la bibliothèque & jamais le grand monde.

* * *

LA BEAUMELLE aussi étourdi que Voltaire, plus sensible que Maupertuis, plus ingénieux que d'Argens, moins adroit qu'Algarotti, vouloit les supplanter tous & peut-être en fut venu à bout si le Roi l'avoit voulu voir, mais on le prévint contre lui parce qu'on se défioit de son tour d'esprit, & qu'en effet il possédoit celui qui plait aux grands. Il consiste à mesurer avec gayté & à flatter avec adresse.

* * *

On envoya à Berlin d'après la demande du Roi Mr. de la Lande, Astronome de dix sept ans. L'objet de sa mission étoit d'observer la Lune & de trouver la Parallaxe. C'étoit le fils d'un Apothicaire de Bourges, destiné par Mr. de Maupertuis

à l'histoire des nouvelles découvertes. Il y avoit alors à Berlin un Astronome nommé Piés, aussi semillant que ce jeune François quoique Souabe de nation. Ils étoient en guerre du matin au soir & leurs disputes amusoient fort Sa Majesté. Elle avoit deviné aussi que Maupertuis avoit laché Mr. de la Lande contre la Beaumelle craignant que ce dernier ne devint Lecteur du Roi. La Lande se mettoit aux genoux des Dames, leur baisoit les mains, & s'avisa un jour d'être fort jaloux du vieux Feld-Marchal Schwerin qu'il trouva chez une Dame fort aimable qui avoit la bonté de recevoir l'Astronome & se mocquoit de lui. Le Roi & la cour s'en amusèrent mais à la fin on le retira d'un théâtre où il se couvroit de ridicules.

Maupertuis crachoit le sang depuis trois mois. On desespéroit de son rétablissement. Le Roi lui envoya son Médecin avec le billet suivant.

„ Je vous envoie le Sr. Cottenius un
 „ des plus grands Charlatans de ce pays.
 „ Il a eu le bonheur quelquefois de réus-

„sir par hazard & je souhaite qu'il ait le
 „même sort avec vous. Il vous ordon-
 „nera bien des remèdes. Pour moi je ne
 „vous défends que les liqueurs, mais je
 „vous les défends entièrement. „

* * *

Après que la fameuse diatribe qui fit
 exiler Voltaire eut paru, on fit circuler
 dans le public à Berlin une autre brochu-
 re intitulée *Voyage à la ville latine, par*
Mr. Kœnig. L'on peint la situation de
 la ville. Elle est sur une espèce de hau-
 teur & environnée de fortifications de la
 façon de Mr. le Fevre. (Ce le Fevre est
 un Capitaine de l'Artillerie, qui est un
 espion & une ame damnée du Président
 de Maupertuis, c'est lui qui le premier
 à decouvert chez l'Imprimeur de Potsdam
 la diatribe fameuse qui a anéanti Mauper-
 tuis, & qui a donné le tocsin de toute l'in-
 cendie avenu dans le monde littéraire.)
 Ces fortifications ne sont que des gardes
 fous. Les portes de la ville sont gardées
 par des géants, ce sont des patagons. Le
 chateau du Seigneur de la ville est bâti
 sur le plan des petites maisons de Paris.
 Dans ce Chateau se trouve un temple ou

l'on adore la folie, non une folie gaye & aimable, mais pedantesque & fousmise. A ses cotés on voit la vanité, l'ignorance & l'intrigue. L'on conserve dans le temple les loix fondamentales de l'état. En voici deux des principales. L'on condamnera au feu tout ceux qui écrivent contre des ouvrages ridicules. L'on ne paroitra point devant le visage du Seigneur de la ville sans faire un discours à sa louange. Dans la suite de celui que Mr. le Fevre fit à l'honneur de Mr. de Mau-pertuis ou ce niveleur privilégié de Mr. le Président compare l'Académie à un jardin emallé de fleurs & cet homme illustre à un grand arbre planté au milieu qui leur donne de l'ombre sans leur donner de fruit. On suppose ensuite que c'est dans les environs de la ville que la terre doit être creusée qui doit descendre jusqu'au noyau de la terre. Tous les Princes Souverains du voisinage ont envoyé des deputations à Mr. le Président pour le prier de ne le point faire dans leurs états. Mais il les renvoya tous à son niveleur à qui il en a laissé le soin ny entendant rien lui même.



La pièce finit par les occupation & les plaisirs du Seigneur de la ville qui sont un peu cruels & un peu sensuels, & ses lettres sont encore mal menées sans qu'il y ait beaucoup de nouveau.

Tel est le canevas de cette singulière pièce, qui, pourroit empêcher d'être plus longtemps en suspens si elle est l'ouvrage de la même main qui a fait brûler la première diatribe par le bourreau; lequel est aussi l'auteur *des Lettres; au public*. Que dites vous de ce phénomène. Il n'est pas encore décidé si la pièce sera rendue publique. J'en doute actuellement, Maupertuis est à Potsdam depuis deux jours, & je conte qu'il fera assez d'intrigues pour l'empêcher. En attendant elle ne restera point secrète, & elle éclatera avec le temps, car elle est entre les mains de l'ennemi du Président, qui la emportée avec lui, avant de partir de Potsdam.

Lorsque Voltaire & Maupertuis eurent été renvoyés de Berlin, l'un pour avoir eu trop d'esprit & l'autre pour en avoir trop peu, on pensa à remplacer non ces grands hommes mais ces grands noms par

le celebre Haller. On le fit fonder. Il étoit sur le point d'accepter. Un homme de Berne lui dit, „ Il ne convient pas à „ un homme comme vous de se laisser „ soudoyer par un Roi bel esprit. Vous „ deviendrés un petit auteur ou l'on vous „ trouvera un grand pedant. Les Philo- „ sophes les Rois n'ont pas encore trouvé „ le secret de pardonner, c'est le partage „ de la modeste ignorance. „ Pardonner quoy ? S'écria Mr. de Haller ; Vos succès dans tous les genres & entre autres le premier rang alors parmi les Poètes allemands. Haller réfléchit & refusa.

* * *

Lorsque l'Abbé de Prades fut apellé à Berlin il s'éleva une guerre de cour à son occasion. La moitié des beaux esprits qui servoient d'ornement au thrône & qui sembloient avoir fait une légère trêve ou du moins une suspension d'armes entre eux, Cette moitié qui se tenoit sur la defensive se declara pour lui, tandis que l'autre l'attaqua avec indécence. Le vieux Général de *** disoit un soir *je suis fâché que vous soyés ici, Monsieur ; pourquoy dit l'Abbé, parce que vous avés au*



tant d'esprit que les autres & que le Roi depuis vingt ans malgré toute sa puissance n'a reussi encore qu'à faire des ingrats.

* * *

Il y a ici depuis trois mois un jeune Seigneur italien qui fait un personnage bien singulier. Il est beau & bien fait, il a l'air d'un petit maître mais il ne l'est point. Il a l'esprit aussi cultivé, qu'extraordinaire. Une grande douceur dans les manières. Nulle fausseté, aucune pretention, s'étendant beaucoup cependant, n'ayant rien d'outré dans les principes & outrant cependant les fantaisies. Capable de raison plus que jeune homme que je connoisse, reconnoissant, généreux, point médisant, mais point flexible, point prevenant. Plein de complaisance du moment que l'on en a pour luy, ennemi de la dissipation, se renfermant pour travailler, mais travaillant trop sur des bagatelles. Galant sans libertinage, sérieux quand il est dans son naturel, aimable alors autant que possible; déplacé, désagréable même quand il veut badiner, ayant toute cette probité



delicate qui redouble de prix par la manière de la témoigner, ne s'affichant pour rien, ayant les deffauts des vieillards, & quelques uns de ceux de la jeunesse, mais ayant aussi les vertus de l'age meur avec les avantages de cette même jeunesse, ne ressemblant qu'à lui même. N'imitant rien, n'enviant personne, voulant surpasser tout le monde en merite, fans amoindrir l'éclat de celui des autres; capable d'amitié mais fans enthousiasme, ayant un amour propre excessif. L'avouant, se plaisant à le nourrir, non comme une passion basse & interessée, mais l'envisageant comme la source de toutes les vertus. Enfin ayant assés d'esprit, pour n'avoir jamais recours aux ressources des petits génies, aux profanations, aux impietés ou aux gravelures, ne l'ayant pourtant point du tout brillant, aimant mieux écouter que d'être écouté, profitant de tout, s'apropriant toutes les vérités & ne se lassant point de recueillir dans le génie des autres de quoi enrichir le sien. Beaucoup plus ardent à s'instruire, qu'à se faire applaudir, preferant la vérité à tout, detestant les ruses, l'intri-



gue & l'adulation, sans ambition, sans héroïsme, mais très verd & presque brusque dans le commerce de la vie, en un mot un paradoxe complet, orgueilleux & plein d'humilité, vif & froid, galant & philosophe, sérieux & gay, sévère & facile, je vous avoue que ce contraste continuel m'a prodigieusement diverti.

Le Roi depuis a donné sa confiance à un Marquis italien que les uns disent encore plus rusé que le Roi lui même. Ce qui est sur c'est qu'il a prévenu le dégoût qui chez le Prince a toujours rapidement succédé à ses passions littéraires. Une des raisons pour laquelle le Marquis Lucchesini s'est soutenu si longtems c'est qu'il ne fait ni vers ni prose pour être lus. Il a assés d'esprit pour admirer & point assés pour être un rival. Personne n'a mieux rempli que lui la place perilleuse de favori il faut véritablement avoir beaucoup d'esprit pour n'en avoir que ce qu'il faut.





*ANECDOTES SUR LES AMIS &
LES ENNEMIS DU ROI DE
PRUSSE.*

Ce qu'on vient de lire donne une idée des personnes que le goût de la littérature avoit rassemblé autour du Roi. On voit que la plupart des auteurs doivent être lus, & qu'ils n'ont point ce tact, cette aisance que les gens du monde possèdent & qui, bien plus que l'esprit, fait le charme de la société.

Envisageons FREDERIC sous un autre point de vue, & voyons quels furent ses amis & ses ennemis dans la politique & comment il se conduisit dans les affaires d'Etat, lorsque pour un moment il suspend sa lyre, où laisse reposer sa plume.

La première & la plus célèbre de ses ennemies fut l'Imperatrice-Reine Marie, la plus grande Princesse, & la plus aimable femme de ce siècle. Son esprit étoit aussi excellent que tout le reste de ses attributs. Dons de la simple nature, l'art ni la culture n'y entroient pour rien. Elle s'étoit formé un stile qui ne ressem-

D



bloit à aucun des autres. Sans avoir jamais lu; la justesse de son esprit & sa grande pénétration lui présentoit toujours le mot propre. Des Femmes très spirituelles & du meilleur ton, des Ministres éloquens & remplis de vûes profondes, des Philosophes & des Poëtes répandent dans leurs conversations un sel, un agrément qui subjuguent les gens d'esprit; mais ils n'ont pas ce rayon lumineux qui porte un jour nouveau sur les questions qu'on agite, tel que l'avoit cette Princesse extraordinaire. On seroit tenté de faire un paralelle entre elle & le grand FREDERIC, si depuis longtems Plutarque n'avoit gâté le métier: Mais tout ce qu'on dit de son esprit ne doit être regardé que comme une préparation à ce qu'on doit raconter de son cœur. On ne doit pas être fort prévenu en faveur de celui des Princes en général; mais soit enthousiasme, soit pouvoir irrésistible, soit vérité, on admiroit dans cette Impératrice un caractère vrai & persuasif de bonté & de droiture. Elle ignoroit de ces tours, l'usage de ces mots que l'on a appris aux Rois & dont ils nourrissent la va-

nité des particuliers. Marie Thérèse
 écoutoit tout le monde sans être préparée
 à faire une réponse arrangée dans son ca-
 binet avec ses Ministres. Elle l'apprenoit
 dans le discours qu'on lui adressoit. Les
 momens qu'elle accordoit appartenoient
 à celui qu'elle écoutoit parce qu'elle étoit
 occupée de son affaire. Jamais de défai-
 tes, d'espérances, de promesses; un refus
 juste, ou une grace prompte. Telle étoit
 l'ennemie de FREDERIC; il faut avouer
 qu'il est malheureux d'en avoir de pa-
 reils. Ce Monarque n'a jamais aimé non
 plus le Prince de *Kaunitz*, homme doux,
 esprit simple & nerveux, plein de droi-
 ture & auquel il est fort aisé de pardon-
 ner des ridicules, qui ne sont point in-
 commodes, en faveur d'une excellente
 maison, dont les étrangers, surtout,
 s'accomodent à merveille (*).

(*) On lui reproche entr'autre qu'il est le pre-
 mier Chancelier de Cour qui se soit avili
 à se lever de sa chaise & à faire une révéran-
 ce à chaque misérable Capitaine, car voila com-
 me on parle des Officiers au milieu de la
 guerre. Il y a un Médecin Lorrain dans cet-



Voltaire avoit fait les vers suivans pour Marie Thérèse.

Marc-Aurele autrefois des Princes le modèle
Sur le devoir des Rois écrivoit en ces lieux

Et Thérèse fait à nos yeux

Tout ce qu'écrivoit Marc-Aurele.

te cour qui est peut-être le seul de cette nation que Francois I. ne protège nullement. C'est un homme très agréable, qui petille d'esprit. Un polisson noble, un génie inépuisable pour la société, & tout rempli de talens. Mr. de Kaunitz eut envie de le connoître, & me chargea de le lui mener un jour dans son jardin hors de la ville. Il en fut charmé. Je devois dîner chez lui le même jour quand je voulus repartir avec mon compagnon il me dit de le lui laisser & de prendre toujours les devants, qu'il voulait que ce galant homme vint dîner avec nous. Je lui dis, mais s'il y a des Princesses? N'importe dit-il, c'est bien de l'honneur pour elles de dîner avec un homme d'esprit. Je m'en allai chez lui, & ce que j'avois prévu arriva. Il y avoit justement chez lui deux Dames, perónnelles illustres. On se tenoit sur le balcon en attendant le Chancelier pour dîner. Son Excellence arrive dans son petit

Ces vers font bien plus d'honneur au Poëte qu'à l'Impératrice. Elle avoit beaucoup laissé à faire à son fils. La postérité lui reprochera d'aller trop vite; mais en attendant, il ne laisse pas que de faire d'assez bonnes choses par-ci-par-là.

Le plus grand admirateur de FREDERIC a été l'infortuné Pierre, III. qui est mort à la gloire & vivra pour obscurcir celle de Catherine. Les prétendus excès

cars en vis à vis, le Medecin au fond & le Ministre sur le devant. La garde fort du château & lui fait aussi les honneurs-

Voilà ces Dames scandalisées. L'une lui dit en allemand après le repas croyant que le Médecin ne l'entendoit pas, qu'il avoit bien derogé aujourd'hui à sa dignité & qu'elle avoit eu pitié du pauvre Médecin qu'il avoit comblé de ridicule à la face de Vienne. Mer-si Madame, dit-il je trouve Mr. Laugier très aimable, je l'aime fort, mais ridicule pour ridicule, j'aime mieux qu'on se moque de lui que de moi & qu'on l'accuse de ne sçavoir pas sa place que de passer pour ignorer la mienne dans mon cam's a l'égard de tout le monde.

Voilà comme il agit: Cela sent il cette morgue insolente qu'on lui attribue?

de Boisson, étoient si peu véritables que ce Prince usoit d'une grande sobriété, ne déjeunoit jamais, & ne quittoit jamais après diner la compagnie des femmes. Il avoit l'esprit élevé, le cœur juste & sincère; ennemi de la flatterie & de l'oppression, incapable de soupçons & de cruauté. Ce tableau est bien différent de celui sous lequel on l'a peint. Mais il a été tracé par un homme qui a beaucoup vécu à sa Cour & qui l'avoit connu des sa tendre jeunesse. Il a fait de bonnes choses avec trop de précipitation, yvre du plaisir de regner il a eu la passion de *faire*. Mais un Prince qui dans six mois de regne a fait dix choses sages dictées par l'amour de l'humanité n'est pas *un fou, un ennemi de la raison, un fleau de sa nation*. Il trouva des sujets esclaves, pauvres; des tribunaux, où la cruauté exerçoit une apparence de justice; des Ecclésiastiques avides & maîtres d'une partie des biens de l'Etat; une religion dégradée par les superstitions les plus ridicules; une armée composée de braves Soldats, mal disciplinés. Qu'a-t-il fait? Suivi l'exemple d'un autre Monarque célèbre par ses



arrangemens militaires; établi la tolérance, & voulu établir une religion plus sage & plus conforme à la vérité. Son tort étoit un fanatisme pour le Roi de Prusse, il pouvoit l'estimer, l'imiter; mais il falloit aussi viser à le surpasser. On l'a canonisé à Berlin, on l'a réprouvé à Vienne, on a feint de le mépriser à Pétersbourg. D'ailleurs je ne fais s'il ne vaudroit pas mieux avoir un Roi médiocre, dont le sceptre seroit respecté, qu'un grand génie assis sur un trône placé sur un fable mouvant & environné d'écueils.

Voici une anecdote assez curieuse sur ce Prince. Un Officier Russe a raconté qu'ayant été au couvent où le corps de Pierre III étoit exposé & étant monté sur *l'échafaut* où on l'avoit placé pour que le peuple put lui baiser la main, il avoit remarqué que nonseulement le visage étoit couvert d'un voile épais qu'il avoit été impossible de soulever, mais que cette main qu'il connoissoit pour l'avoir baisée & examinée souvent, étoit d'une forme différente de celle de l'Empereur; qu'il avoit en vain cherché deux verrues que ce Prince avoit à la main gauche, & qu'il



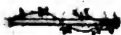
étoit sûr enfin que ce cadavre n'étoit pas celui de son maître. Quelques personnes en concluoient qu'il n'étoit pas mort; il falloit seulement dire qu'il n'avoit pas été exposé.

Le Roi de Prusse n'a pas été à même de venger son malheureux imitateur & même depuis, l'illustre *Catherine II.* a été une de ses alliées. Ils ont dit l'un de l'autre quelques méchancetés; mais lorsqu'il s'est agi de morceller la Pologne, ils se sont trouvés en parfaite intelligence. Voici le jugement d'un Ministre accrédité à cette cour & assez médiocrement bien traité par la Souveraine. „ J'ai eu plus „ d'une preuve de la bonté de son cœur; „ plut-à-Dieu que je puisse tout sçavoir, „ tout expliquer pour voir s'il n'y auroit „ pas moyen de la justifier d'une seule „ chose que je ne puis concilier avec tout „ le reste; car j'ai l'occasion d'apprendre „ tous les jours des choses non éclatantes, „ non publiques & qui marquent de sa „ part la probité la plus délicate. Ce doute me met quelquefois l'ame à la gêne, „ car je ne connois personne dont le „ caractère me paroît plus intéressant

„ & que je voudrois totalement justifier. „

C'est sans doute de l'ambition de regner sur la Lithuanie que veut parler ce Ministre. Nous sçavons de bonne part que le grand FREDERIC a écrit une partie du regne de Catherine. Il est difficile d'être impartial quand on parle de son ennemie, de sa rivale & de son alliée. C'est un vrai besoin pour ce Monarque bel-esprit de faire des essais sur les grands personnages, & si l'on étoit initié aux secrets de pareilles compositions, il seroit vraiment curieux de voir comment un Roi parle de la sincérité & des vertus de ses égaux. Il sçait par lui même ce que le reste des hommes devroit penser de ces mannequins couronnés.... Avant de terminer l'article de l'Impératrice Catherine II. rappelons un trait qui vaut mieux que nos réflexions.

A l'âge de treize ans, étant Princesse de Zerbst un sot lui faisoit froncer le sourcil, on la grondoit & elle disoit à son père & à Monsieur de Bolaque son Gouverneur, ce n'est pas ma faute en vérité, mais ces espèces là m'interceptent la res-



piration. Il y avoit un jour chez elle un gros Conseiller, qui pezoit je crois trois cens livres; son père dit, cette petite fille va bien faire la grimace aujourd'hui, car ce gros cochon mangera avec elle, il n'en fut rien toutefois, on lui en fit compliment; j'en avois pris mon parti, répondit-elle, *il est vrai qu'il est massif; mais il pense & je pardonne tout en faveur de cette qualité.*

Lorsque Catherine II. voulut faire un Roi du Comte Poniatowski, elle ne se sentit pas assez forte & eut recours au Roi de Prusse, il ne se refusa pas; mais il mit des conditions qui ont opérés le partage de la Pologne. On disoit alors que l'Impératrice n'étoit guidée dans tout cela que par d'amoureux sentimens. J'en doute, les grandes femmes en politique ne sont gueres héroïnes de romans; mais elle voulut avoir un Roi qui regnât sous ses ordres.

Cette liaison intime n'a pas duré longtems. Leurs royales humeurs, leurs augustes caprices, leur imagination immense & illimitée n'ont pas longtems entreteñu l'harmonie. La même chose étoit

arrivée à l'Impératrice Elizabeth. Le grand FREDERIC siega à trois reprises pour envoyer à sa SOEUR & AMIE l'image fidèle de son BON & CHER FRERE, on a vu comment cela a fini.

On fera peut-être empressé de connoître les Généraux renommés contre lesquels il a eu à combattre. Mr. de Laudon lorsqu'il commanda pour la premièrefois, étoit un diamant brut à bien des égards, mal enchassé, mais d'un prix inestimable pour sa valeur intrinseque. Le Roi de Prusse a fait tout ce qu'il a pu pour l'avoir à son service. Il eut réussi s'il eut voulu se resoudre lui même & se rendre digne d'être servi par un homme qui n'obéissoit qu'à la voix de l'honneur & à celle de l'amitié. Avec une discipline telle que la Prussienne Laudon seroit devenu un prodige, rien ne lui auroit résisté. C'est ce que l'on pourroit prouver en calculant ce qu'il a fait au milieu de tant d'obstacles dans une armée ou tout manquoit; à un service où il falloit encore plus combattre contre les ennemis domestiques que contre les étrangers. Il est modeste, simple, plein de franchise & de sensibili-

té. On n'en a pas partout porté le même jugement, c'es à ceux qui le connoissent & non pas à ceux qui en parlent qu'il faut s'en rapporter.

Le Maréchal Daun n'est pas égal aux Eugene, aux Condé & aux Turenne, mais peut-être qu'un de ces trois héros à sa place n'auroit fait que ce qu'il a fait. Il est honnête homme, très brave, moins maussade que la plupart des Généraux Autrichiens, très malheureux, & malgré que son génie fut borné, & son esprit trop peu altier, il auroit eu partout ailleurs une excellente médiocrité; ce qui peut-être pour les Rois vaut mieux que les grands talens. Aureste dans la dernière guerre, s'il a souvent trop temporisé, c'est qu'il devoit des égards à un Sérénissime automate.

Le Général de ... étoit excellent pour un souper, respectueux & hardi, rempli de contes qu'il débitoit assez joliment, c'est dommage que la chose dont ils'occupoit le moins fut de sa Division.

Parmi les Généraux qui ont été à son service ce seroit trop long d'en placer ici les portraits. Nous avons dit un mot du

Prince Henri, toujours heureux, & quelque chose de plus vraisemblablement; car enfin la fortune aveugle n'adopte pas a propos de rien un mortel, s'il ne soulève un coin de son bandeau pour lui montrer des qualités & des talens; mais nous n'avons point encore parlé du Duc de Brunswick qu'on vit dans la dernière guerre braver les huzards & violer, pour ainsi dire, la victoire. Ce Prince, homme d'esprit, adroit, séduisant, n'ayant de sincérité tout juste que ce qu'il en faut pour n'être pas faux, a tour-à-tour plu & déplu à son Royal Tuteur. Mais en prenant des années, il n'a été la dupe ni des vieux Rois, qui veulent qu'on les amuse, ni de la guerre qui desire qu'on s'y ruine, ni des querelles des Rois qui entraînent d'illustres folies.

Lorsqu'il n'étoit encore que Prince héréditaire il y avoit des spectacles de société à la Cour de Brunswick, on y jouoit un jour Mitridate, ce Roi étoit représenté par le Prince *Ferdinand*, Pharnace par le Prince héréditaire & Xypharès par le Prince de *Mecklenbourg-Strelitz*. Il étoit alors fort amoureux, & n'avoit nullement



envie d'épouser la Princesse d'Angleterre,
aussi retardoit-il son voyage sous toute
espèce de prétexte; & lorsqu'on lui en-
tendit dire les vers suivans, ce fut des-ap-
plaudissemens à tout rompre.

Le Parthe vous recherche, & vous demande un
gendre.

Mais ce Parthe, Seigneur, ardent a nous des-
fendre.

Lorsque tout l'univers sembloit nous protéger,
D'un gendre sans appui voudra-t-il se charger?

M'en-irais-je moi seul, rebut de la fortune

Essuyer l'inconstance au Parthe si commune

Et peut-être pour fruit d'un téméraire amour

Exposer votre nom au mépris de sa Cour?

Du moins s'il faut céder, si contre notre usage

Il faut d'un suppliant emprunter le visage

Sans m'envoyer du Parthe embrasser les ge-
noux

Sans vous même implorer des Rois moindres
que vous,

Ne pourrions nous pas prendre une plus sûre
voye.....

Donnez vous présenter mille morts à ma vue.

**Je n'irai point chercher une fille inconnue
Ma vie est en vos mains**

Le Monarque Prussien n'a jamais eu une idée juste de la France, ainsi on ne peut placer aucun françois parmi ses ennemis ou ses amis. Il a considéré ce Royaume comme une bande de jeunes gens qui font une éternelle partie de plaisir & a cru bonnement que les finances, les loix, la guerre étoient abandonnés à un certain nombre d'hommes adroits & intrigants, qui les faisoient servir à l'amélioration de leur fortune.

Un Prince aussi despote doit naturellement détester toute espèce de républiques & ne la considérer que comme une troupe de bourgeois mécontents qui se sont foustraits au joug. S'il y avoit eu quelques moyens de les y plier, il l'eut employé sans doute, mais il a été forcé de ménager ces Bataves qui avec leur commerce & leur or partagent une partie du monde & commandent aux troupes étrangères.

Il n'a jamais rien voulu avoir à démêler avec les Anglois aux prises avec les

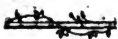


Américains, soit qu'il n'ait pas une haute idée d'un Roi qui n'a pas la vingtième partie de ses sujets sous les armes, soit qu'il conçoive une jalousie secrète contre des Marchands qui regnent dans la plus belle partie de l'Inde, il a résisté aux différentes propositions qu'on lui a fait pour l'Amérique.

Il n'a pas eu la même indifférence pour la Porte & plusieurs fois ses Emissaires secrets ont été chargés d'aller à Constantinople épier les secrets du Divan. En 1759 il en envoya un qui fit la route par terre, mangea son argent avec des Circassiennes, revint raconter à Potsdam un tas de fictions assez peu vraisemblables & enleva la maîtresse d'un Prince avec laquelle il se sauva.

FREDERIC a trop souvent employé ses escrocs plénipotentiaires. Ses mauvais choix avoient deux sources. La première étoit une économie mal placée, & la seconde la persuasion que tous les hommes sont égaux.

Un des plus beaux traits de son histoire militaire sera sans doute la guerre que termina la paix de Teschen. Il avertit



l'Empereur que s'il entreprenoit jamais quelque chose sur les Princes de l'Allemagne, il devoit s'attendre à une vigoureuse résistance. De pareils traits font oublier l'incroyable réponse de ses Ministres à un Envoyé de Saxe, qui redemandoit trois mille Prisonniers détenus dans les Etats Prussiens après la paix de 1760. Le Roi, disoient-ils, se fache quand on lui en parle, & il est bien surpris que la Cour de Saxe cherche ce qui pourroit refroidir les nouveaux liens d'amitié qui viennent d'être formés. Comme si c'étoit une atteinte au traité que de demander l'exécution d'un de ses articles.





*ANECDOTES & PORTRAITS DE
LA FAMILLE DU GRAND
FREDERIC.*

Ce Prince paroît s'être occupé d'avantage de familles alliées que de la sienne propre. C'est une énigme, dont la clé est entre les mains de bien peu de personnes. Dans l'ordre des choses, il devoit plus faire pour la maison de Brunswick que pour celle de Wurtemberg, & l'événement a prouvé le contraire.

Le Prince de Prusse est d'un caractère assez froid, naturellement sérieux, capable cependant d'une gayeté modérée & aimable. Il s'applique extrêmement, il s'est orné l'esprit à un point surprenant. Un fond de jugement admirable le distingue, malgré l'éloignement qu'il a pour tout ce qui pourroit le faire briller. Il n'a pas la moindre vanité. Simple & uni dans ses façons, il se met au dessus de tout ce qui flatte les autres Princes. Il hait plus que toute chose l'adulation; & on se mettroit moins mal dans son esprit en lui disant des vérités dures, qu'en lui



prodiguant un encens outré. Il seroit avec cela l'homme du Royaume le plus poli, si le Prince Henri son oncle ne l'étoit encore plus que lui.

Ce Prince est composé de toutes les parties qui forment le grand homme & le vrai héros. Il a un esprit brillant & supérieur. Né avec un génie heureux, il a deviné tout ce que les autres hommes ont vu, en se dépaissant. Plein d'ambition, de prudence & d'humanité, son courage s'oublie à la vüe de ses autres vertus. C'est un cœur noble, un caractère décidé, une ame bienfaisante & vraiment généreuse. Vous sentez bien qu'avec de si grands avantages il a fallu des ombres, pour faire le clair obscur du tableau. On en seroit enchanté, si l'on n'aimoit qu'il se rencontre, par-ci par-là des obscurités, qui racommodent le Créateur avec le reste de l'humanité. Mais de quelque façon que l'on l'envisage, ses défauts même tiennent aux plus grandes vertus.

Il paroît que le Prince Royal a du se former tout seul, & qu'il a été plutôt éloigné des affaires qu'initié au secret du ca-



binet. Il a cependant réellement beaucoup d'esprit, l'hiver dernier on vint à parler à un souper d'un homme aveugle qui est bon musicien & ne paroît point à la Cour. La Princesse de qui étoit présente à ce souper se trouva le connoître & en donna des nouvelles. Un moment après il fut question d'une autre personne qui ne fait pas grand cas non plus du plaisir de courtoiser les grands, cette Princesse se trouva encore le connoître; mais dites moi de grace, lui dit le Prince Royal, qui vous ne connoissez pas à Berlin? Un ami sûr, Monseigneur, répondit la Princesse. Je m'étois flatté, Madame, que vous me connoissiez répondit-il galamment. Je ne dis pas que cette répartie soit merveilleuse; mais elle est sublime pour un Prince, car il faut avouer que pour les jolies choses & la sensibilité, certes ces Messieurs ne nous gâtent point.

Ce qu'il y a de mieux pour le Prince Royal, c'est que c'est véritablement un cœur d'homme & de Roi, & si par un miracle, il est toujours environné d'honnêtes gens, il fera le bonheur des peuples

que la destinée réserve à son règne. Tout le monde dit que, s'il étoit possible de s'attacher à un Prince ce seroit à lui; mais le meilleur vin peut tourner dans une mauvaise cave, & c'est une réflexion qui attriste quand on pense que ce Prince a de quoi être l'honneur de son siècle & l'amour de ses sujets; son voyage en Russie a encore ajouté aux espérances qu'il donne, quoi qu'on n'aye jamais sçu l'objet certain de cette course politique. La joie avec laquelle l'oncle regnant en parla ne laisse aucun doute sur sa satisfaction; & la satisfaction d'un homme aussi difficile est un éloge complet.

Madame la Princesse de Prusse est la douceur & l'humanité incarnées. Sans avoir un esprit brillant elle a beaucoup de pénétration; un extrême pouvoir sur elle même, une complaisance, soutenue toujours avec dignité. Sa bonté n'est point sujette aux revolutions qui sont communes chez les grands. L'égalité de son humeur la fait chérir, autant qu'elle est respectée. Bienfaisante avec discernement, raisonnable, toujours maîtresse d'elle même, froide & sévère, point méchante, en-



nemie déclarée de la médisance & de la noirceur, sa Cour est l'azile de la vérité, & de l'innocence. Elle ne résiste jamais au torrent, & l'on ne la vit jamais le suivre. Si le ciel lui a refusé les graces, il l'en a dedommagée en lui prodiguant les vertus. Mais quand on connoit le monde on sçait bien que ce dedommagement là ne porte que sur l'intérieur, & ne rend pas toujours la vie agréable, quand il faut vivre avec des humains qui ne mettent de prix qu'aux qualités éclatantes.

Madame la Princesse épouse du Prince Henri est d'un extérieur aimable. Elle a l'air Princesse, elle se présente avec dignité. Elle a du monde, & l'esprit de conversation d'un cercle. Elle aime la gayté & la joye, & elle la fait naître. Elle a une reserve qui désigne une bonne éducation. On la trouve polie; je voudrois qu'elle le fut plus généralement. Comme elle se communique peu, il est assez difficile de démeler si vite le fonds de son caractère. Elle n'aura jamais le fond de génie de la maison où elle est entrée; mais d'ailleurs elle est faite pour réussir



dans le pays ou la Providence la placée, & elle a eu l'habitude d'en saisir le ton & les idées des le lendemain de son arrivée. Pleine de considération pour un époux, qui en impose à tout le monde, elle se fait une loi de se former à ses volontez, ce qui rend cette nouvelle Cour, une des plus agréables de Berlin & peut-être de l'Europe.

Le Prince d'Anspach étoit d'une jolie figure & ressembloit prodigieusement au Roi de profil, surtout; bienfait, très doux, aussi poli qu'il est possible de l'être avec un petit fonds de hauteur. Il avoit été dépaycé jeune, de sorte qu'il n'étoit surpris de rien. Il plaisoit à toutes les femmes; mais toutes les femmes ne lui plaisoient pas. Peu enclin à la galanterie, il n'avoit de sentimens que dans le propos. Nous ne l'avons point assez connu pour nous former une idée juste des dimensions de son esprit & de son génie. D'ailleurs il ne parle pas beaucoup, mais ce qu'il dit est bien dit.

Le Prince de Hohenzollern étoit un des plus honnêtes gens parmi ceux à qui le ciel a donné des couronnes. Il avoit une



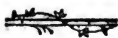
des plus belles figures, l'air noble & naturel, le visage de Scanderberg ou de Sobieski, les yeux bruns, le nez aquilin, l'air hongrois ou polonois. Ce n'étoit point un génie; il parloit mal françois & la difficulté, de s'exprimer lui donnoit quelque desagrément quand il parloit cette langue. Il avoit tant de jugement, de bonté, de douceur, d'affabilité, qu'on oublioit d'exiger qu'il eut de l'esprit, Vrai, plein de franchise, sincère avec ses ennemis mêmes, il avoit surpris & satisfait le Roi par ce caractère si rare, bien plus difficile à rencontrer que les fleurs d'une brillante imagination. On l'estimoit mais sans enthousiasme; il en imposoit plus qu'il ne plaisoit, mais c'est déjà beaucoup faire à Berlin que d'en imposer sans déplaire. Il aimoit sa femme comme un bourgeois & échappoit au ridicule que prodiguoient les Berlinoises qui s'imaginoient que pour être à la mode un homme devoit rougir du lit de sa femme & que c'étoit d'un excellent ton de plaisanter ceux qui fidèles à leur pensée aimoient ce qu'ils devoient aimer.

Le Prince de *** est un petit homme

de quatre pieds & demi, qui a la taille beaucoup trop longue & les jambes trop courtes ce qui fait un assez vilain effet. Il est de plus ensellé du dos & n'a point de grâces.

La tête que commande ce corps mal dessiné est beaucoup trop grosse pour la proportion du tout. Il a le frond Hessois les sourcils mal plantés, l'œil gris jaunâtre, le nez épaté, la bouche grande & épaisse, le menton avancé, & tout le visage plein de bourgeons. Il a une voix de tonnerre, un accent suisse, il parle toutes les langues & n'en sçait aucune. Il n'a point d'art, Charles douze a fourni le modèle de sa coëffure & de son habit. Voilà pour l'exterieur.

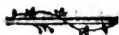
Nombre de personnes lui trouvent de l'esprit, il y en a qui lui en trouvent beaucoup, & des personnes qui en ont beaucoup, portent ce jugement. Il est d'une étourderie épouvantable, que l'on nomme vivacité. Il fait le petit maître, l'avantageux, le langoureux, l'impertinent, tour à tour. Le plus souvent il fait le bouffon. d'autrefois il boude & ne dit mot du tout. Il se moque de tout le



monde; & de lui même. Sa naissance l'amuse, le flatte, & lui fournit des épi-grammes. On dit qu'il a le cœur bon, & je n'ai rien vu de décidé qui prouve le contraire.

Sçavez vous bien que ce personnage ainsi fait est l'écueil de presque toutes nos plus jolies femmes. Elles se l'arrachent. Il a déjà rompu des amitiés; occasionné des querelles, des animosités. Il est fêté à la cour & à la ville, il n'y a plus de bonne fête sans lui. La Reine mère le distingue, la spirituelle Princesse Amelie l'approuve, les sages le fréquentent, les plus honnêtes femmes & les plus aimables sourient de plaisir en le voyant, mais ce qu'il y a de bien plus extraordinaire c'est que le sublime, le philosophe, le supérieur Prince Louis de Wurtemberg le protège & le défend. Etonnez vous encore de quelque chose après cela.

La Princesse de *** n'aime que le plaisir; mais elle l'aime à la fureur; & met dans sa vivacité & dans son ardeur ce que les femmes appellent indécence; elle a, grâce à sa froideur le talent de garder le déco-



rum. Comme elle paroît n'entendre finesse à rien, elle fait haut-à-la-main des choses dont personne ne s'aviserait; elle permet à la foule de la suivre, non pour en faire trophée, mais parceque dans cette foule il y a des gens qui l'amuse & d'autres qui font du bruit, ce qu'elle prend pour du plaisir. Elle ne fera guère de grandes passions; mais de petites par centaines, & bien des femmes l'aiment autant le plaisir en détail qu'en gros. Sa gaieté annonce un roman facile à terminer; sa légèreté & son tempérament en reculent la conclusion. Il n'y avoit point d'homme à Berlin qui en sçût assez pour la mettre à la raison. Le peuple noble de Berlin est ce qu'il y a sous le soleil de plus maussade en galanterie, & de plus mal-adroit en fait de conclusion. Les amants de ce pays-là donnent aux femmes toutes les heures que le jeu & le sommeil ne leur derobent pas, & encore aujourd'hui l'homme le plus à la mode ne dérangerait pas une boucle de ses cheveux & ne se leverait pas avant neuf heures pour la plus belle conquête. Cette Princesse singulière avoit l'art de faire



cinquante amans sans faire de jaloux. Ses adorateurs composoient une république d'amis; il suffisoit de s'attacher à son char pour être assuré de la familiarité & de la bienveillance de tous ceux qui sacrifioient à la même divinité. Elle n'avoit rien de tendre, rien de séduisant pour un cœur sensible. Quant à l'esprit elle l'avoit converti en caquet. On auroit eu tort de dire qu'elle n'en avoit point on auroit eu plus de tort aussi de soutenir qu'elle en avoit. De la vivacité, une espèce de bon sens, une érudition de Roman; ni grossière, ni polie, en un mot une personne décidée en rien qui n'avoit rien de marqué qu'une extrême légèreté.

La Princesse Henri est d'un très mauvais caractère & n'a que du babil & de la décoration. Elle est méchante, haute, intéressée, orgueilleuse, bornée, imprudente. Les éloges qu'on lui a donné ont fait tourner la tête. Elle n'aime qu'elle même, & d'elle même encore elle n'aime que sa figure. Son époux est peu aimable quoiqu'il le paroisse; sans gout pour les femmes, c'est à dire ni pour la sienne ni pour les autres. Il la traite bien sans



affecter de l'aimer. Sa maison seroit agréable si la Princesse n'y étoit pas ou du moins si la passion qu'elle a pour les jeux de hazard n'alteraient pas trop les plaisirs de la société.

Cette Princesse mortifiée en tout la Princesse de Prusse qu'elle envie encore malgré ses malheurs. La Princesse Amélie fort liée avec sa nouvelle Belle-Sœur semble se refroidir. Ce qu'elle a entendu dire de ses hauteurs lui a donné envie d'être bonne & de se faire aimer. Au moins est il sûr qu'elle comble de politesse tout ce qui l'entoure.

Le Prince Ferdinand n'a point trouvé de Panégyriste, mais aussi a évité les traits qu'on lance sans-cesse contre le génie de son frère aîné & le bonheur du second. C'est un homme que la nature n'avoit point fait pour être le frère de FREDERIC, pour vivre dans une capitale, pour épouser une jolie Princesse, pour être grand-maitre d'un ordre respectable, pour commander les armées, pour être orateur, mais pour vivre paisiblement dans un bon château, chasser les cerfs, faire des enfans, lire la gazette, boire du



vin de Rhin & rendre de petits services à une foule de bourgeois, de gentillâtres qui feroient la Cour à Monseigneur.

La Princesse Amélie a les plus grands traits de ressemblance avec son frère; prétentions au bel esprit, au beau langage, aux applaudissemens. Elle a été vieille de bonne heure, on assure qu'elle a eu plus d'adresse & non plus de vertu que ses sœurs, & que son frère & elle étoient convenus qu'il étoit permis de pécher *incognito*.

La Duchesse Douairiere de Bronswick est peut-être la plus estimable de cette nombreuse famille. Très raisonnable sur les nombreuses infidélités de son époux, elle ne prenoit de l'humeur qu'à l'occasion des folles dépenses de cette Cour que l'exemple de Dresde & de Stutgard avoit jetté dans des extravagances Germaniques. L'Allemagne est le seul pays en effet, ou avec des moyens aussi bornés, on ait seulement conçu l'idée de soutenir un faste qui auroit ruiné des Rois. Heureusement que le Duc regnant répare ces couteuses folies & a un moyen plus économique & peut-être plus sûr



de faire rechercher sa Cour & sa personne.

Les filles du Margrave de Schwedt ont toutes été citées. L'une par ses grandes alliances, l'autre par sa beauté. L'ainée est adroite, ambitieuse & a porté sa famille sur deux des plus grands trônes de l'Europe. Il n'a manqué à l'autre que des occasions pour jouer le même rôle. Pour conserver sa beauté elle a craint la fécondité & une femme qui n'est pas mère a bien peu de ressources pour effectuer ces grands projets qui flattent la vanité.

Le Roi n'a jamais rafollé de cette branche. Il eut fait d'avantage pour la Princesse d'Orange si son époux avoit été un de ces hommes dont on peut faire quelque chose. Ce bon Stadhouder est un de ces manequins regnans dont l'Espagne, la France, la Pologne, le Dannemarck, l'Angleterre conservent avec respect l'auguste image. Son gros Conseiller Louis n'étoit pas bien fort, mais il étoit un aigle. C'est ici le cas de dite

Pourquoi les rangs font-ils héréditaires

Quand les vertus ne le font pas.



Ce feroit aussi le lieu de parler de la famille de Brandebourg, d'Anspach, de Dessau si l'on vouloit remplir cette brochure de satyre ou de flatterie; mais comme ces deux extrêmes sont également éloignées de notre projet, nous nous en tiendrons-là, d'ailleurs la plupart de ces Princes ne sont quelque chose, que parcequ'ils reçoivent les rayons du grand FREDERIC. C'est donc de lui seul dont il faut nous occuper, parceque c'est lui qu'il importe de faire connoître à la postérité. Les historiens des guerres remplissent les Bibliothèques, & leur fatale prolixité n'est pas un des moindres inconvéniens de la littérature. Mais les Peintres en miniature sont rares, & c'est pourtant eux seuls qui font connoître l'homme, & le montrent au milieu de ses passions, de ses petitesse, de sa grandeur & de cette foule d'événemens qui développent les germes des vices & des vertus.





*ANECDOTES PRECIEUSES
SUR SA MAJESTE.*

Un ensemble rare de grands ridicules & de grands talens, de vices consommés & de vertus apparentes, de succès éclatants & de disgraces méritées, fourniroient sans-doute assez d'anecdotes pour remplir plusieurs volumes. La dépravation des goûts seule est une source féconde. Nous ne voulons pas pénétrer dans ce cloaque, nous remarquerons seulement que les Grecs illustres, dont l'exemple est une excuse pour quelques uns de nos G. modernes n'ont jamais connus cette grossière volupté qui ne distingue aucun objet & se jette brutalement sur la première brute étourdie de l'assaut, & complaisante par intérêt. Leur imagination trompoit leurs sens en faveur d'un *Antinous* qui réunissoit aux dons parfaits de sa figure, la douceur du caractère, l'apparence des vertus morales & la magie des talens. Ephesas étoit un des beaux esprits de son siècle. Nous ne voulons pas dire par-là que cette séduction autorisât les Grecs égarés; mais

F



nous voulons faire remarquer, que si leur foiblesse fait encore aujourd'hui une ombre dans leurs tableaux, ceux qui n'ont que l'amour du vice sans choix & sans excuse ne doivent pas trouver grace aux yeux de la raison.

La famille de FREDERIC a malheureusement accrédité ce fatal penchant. Elle a trouvé des imitateurs qui ont cru être quelque chose, parce qu'ils adoptoient ces horreurs. Le mépris public ne fait point assez justice de ces goûts corrompus & les Martials & les Terences modernes devroient punir avec le filet de l'épigramme & les sarcasmes de Thalie, les protecteurs bêtes de ces goûts insipides qui excluent l'élévation de l'ame, la perspicacité de l'esprit, la délicatesse sociale, sans laquelle il ne nous reste plus qu'à retourner dans nos forêts, vivre avec les Satyres & les Egypans.

Venons maintenant aux anecdotes qui feront connoître mieux que nos réflexions l'auguste personnage que nous présentons à la postérité. Quoiqu'il n'ait jamais eu le goût des voyages, il s'est avisé une fois d'aller voir ces Hollandois qui bra-

voient il y a fix mois ses lettres impérieuses, & qui implorent aujourd'hui sa dangereuse médiation. Il voulut faire acheter un tableau de grand prix par un Mr. Balby qui l'accompagnoit sous le nom d'un Musicien saxon. Le Marchand se moqua d'eux. Après avoir toisé la figure ignoble du S. Balby, il dit qu'il n'étoient pas gens à faire une acquisition dont le prix avoit fait reculer le Roi de Pologne & l'Empereur. Balby impatienté articula tout en colère, qu'il pourroit bien aussi avoir la commission d'un Roi, & ayant nommé Sa Majesté Prussienne, le Hollandois sans autre forme de procès déclare qu'il ne vouloit pas vendre à un Athée, ni contribuer à la satisfaction d'un Prince qui ne croyoit pas en Dieu. De la boutique de ce Marchand le Roi passa à la Bourse, il ordonna à Balby, qui étoit son Chancelier en voyage, de questionner les Négocians sur le commerce, & nommément sur les disputes entre la Prusse & la Saxe. Celui auquel on s'adressa le premier répondit que le Roi de Prusse avoit le plus grand tort du monde, qu'il avoit souvent perdu la tête, & il démontra que



le Roi se faisoit à lui même bien plus de tort qu'à la Saxe. Balby continua de demander comment il se pouvoit faire qu'un Prince d'ailleurs si sage se laissât entraîner à des conseils si préjudiciables. C'est, dit le Hollandois, qu'il a deux canailles (qu'on me pardonne l'expression en faveur de la vérité de l'histoire) Splidgerber & Daun, grands commissonnaires, qui avoient fait serment de s'approprier ce que perdoient les autres ; & que ces deux sang-sues étoient appuyées par une troisième appelée Frédersdorf. Le Roi sortit doucement sans demander son reste. Cela prouve que les plus grands Rois ne sont pas à l'abri de la tromperie, & que lorsqu'on les avertit on perd son tems.

* * *

„Etant un jour dans un camp, il trouva la lettre suivante, & après l'avoir lue, il se contenta de dire, voilà un homme qui connoissoit bien les Rois & les grands.

J'ai toujours admiré les grands talents du Roi de Prusse ; je crois que peu de personnes, je veux dire de celles qui n'ont pas vécu continuellement auprès de lui,

l'ont mieux connu que moi. Je lui ai trouvé des vertus que l'on ne lui attribuoit pas, & des défauts dont personne ne l'a accusé que moi. Mais en l'envisageant comme un génie supérieur a de certains égards, comme un esprit d'ordre, comme un grand Général, comme un Héros; je ne l'ai jamais cru homme d'Etat, & je crois que l'Europe perdra en lui un Monarque bien supérieur au vulgaire des Rois, mais nullement un grand politique. Voilà de quoi j'ai peur que la pauvre Religion Protestante se ressentira longtemps. Il est venu à bout de s'en faire croire le protecteur, & je trouve encore, peut-être abusivement, qu'il lui a fait jusqu'ici plus de mal que toutes les Puissances Catholiques. Dans quel état ne laissera-t'il pas cette cause tant vantée, & comment se relevera-t-elle des playes que lui a occasionné son prétendu défenseur? Ce ne sont pas ses dernières démarches, cette guerre horrible, qu'il a soutenue depuis cinq à six ans qui m'a donné cette idée de lui. C'est le fonds de son système, ses premières conquêtes, cette politique toujours démentie par l'événement, sur



laquelle il a bâti l'édifice de sa gloire. Devoit-il, s'il étoit judicieux, mettre le tout pour le tout, sur une hypothèse problématique? Quelque pressée que fut la fille de Charles VI. en montant sur le Trône, le grand homme d'état, devoit-il commencer par supposer qu'elle seroit entièrement annéantie, & dire ensuite de cette supposition, je puis hardiment lui arracher un lambeau? N'y avoit-il donc pour lui que cette seule Silesie? N'avoit-il donc pas un seul Jurisconsulte assés habile, pour lui pouvoir imaginer quelque autre prétention, pour le moins aussi spécieuse, & dont les suites auroient été moins dangereuses? Et s'il n'étoit pas sur de l'annéantissement total, de la maison d'Autriche, lui convenoit-il de dire, hé bien je veux la Silesie, ou je veux mettre en risque tout ce que je possède, je veux mettre en risque avec moi, la paix de Westphalie, l'Allemagne entière, & la cause des Protestans.

J'ai oui définir une fois fort plaisamment, par un homme d'esprit, le caractère du vrai politique. C'est un frippon, disoit-il, qui ne joue jamais qu'à jeu sur.



Je vous demande si c'est comme cela qu'à joué le Roy de Prusse? Oserai-je vous l'avouer? Je lui ai toujours trouvé, non l'esprit décidément faux, mais du faux dans l'esprit, car cela est très différent au moins. J'en avois cette idée, avant qu'il montat sur le trône, & vingt ans de regne ne m'en ont pas desabusé.

N'est-il pas bien triste que pendant que sa vie a mis les Protestans dans un danger si manifeste, sa mort semble devoir les perdre infailliblement? Il avoit mis les choses dans une crise si effroyable, qu'il n'y avoit peut-être que lui seul qui put les en retirer. S'il avoit fait une mauvaise paix, au moins eut il sçu employer utilement, sagement le loisir qu'elle lui auroit laissé. Instruit peut-être par le malheur, ce grand maitre de l'homme, il eut pu remettre les choses que lui même avoit abimées. Le respect de ce grand nom, eut peut-être arrêté la fougue du parti contraire. & gagné du temps, ce qui est tout gagner dans les grandes affaires. Mais apresent s'il meurt, que laisse-t'il a un heritier mineur, qui ne promet rien, & a un Regent d'une année & demie,



que je trouve le plus malheureux des hommes? Pauvre Prince! C'est celui-la que je plains. J'aimerois mieux la place du dernier forçat sur quelque galère, que la sienne. „

* * *

Voici le résumé d'une conversation à laquelle j'ai assisté. Le Roi de Prusse m'a inspiré des idées parfaitement ridicules. J'aurois donné de bon cœur mille ducats (pourvu que personne n'en eut rien sçu) pour souper une fois avec lui & cinq ou six personnes seulement. J'y ai soupé cinq fois de suite à la fixième je n'aurois pas donné une obole, & je riois tout bas de ma propre sottise. Voila plusieurs années que je le vois souvent; je trouvois autrefois les étiquettes odieuses, depuis que j'ai obtenu une espèce de familiarité, je regrette les étiquettes. Je commence à les trouver nécessaires, & agréables même & s'il faut vous ouvrir mon cœur, je fais souvent des vœux pour ne revoir ni Princes, ni Ministres, ni Beaux-esprits, ni Femmes à la mode, ni Favoris & furtout point de Rois. '

* * *

Le Roi a toujours eu l'utile manie d'attirer des étrangers riches dans son pays, il y a environ trente ans qu'un certain original né en Ecosse, Américain de domicile, transplanté en Hollande & devenu député aux Etats généraux degouté ensuite de sa republique, & tenté de quitter un séjour ou les impots augmentoient; arrivé à Berlin enfin, sous le titre de Souverain d'une Isle de Barataria; traité par le Roi de *mon Cousin*, & placé vis-à-vis de lui dans un fauteuil; décoré a la fin du titre de Comte de Neal, a condition de transporter ici, ses effets, son bien, ses enfans, son œil (car il n'en a plus qu'un;) sa jambe entière, & son autre jambe coupée.

* * *

En 1762 le Roi fit un séjour à Leipsick, qui excita l'attention de tous les politiques. La guerre duroit encore; ceux qui ne bavardent pas, mais qui suivent les événemens, trouvèrent dans ce repos un coup de maître. Il est charmé disoient-ils des avantages que lui rapporte l'affaire de Freiberg, mais il enrage de les devoir à son frère. Or, il a assés d'esprit pour



sentir qu'il ne peut, tout grand qu'il est, diminuer la gloire de son cadet. Il faut donc avoir l'air d'être comblé de joye, il faut donner cette preuve publique de confiance & d'estime à un Prince objet de l'estime publique; s'il se fut aventuré lui-même à quelque grand coup aprésent, le sort des armes est journalier on le sçait; si après la victoire de son frère, il eut essuyé lui-même une defaite, Il en seroit mort; au lieu que si le Prince Henri bâtit encore une fois, il n'aura guerre plus de gloire (qu'il n'en a déjà, & son Royal frère aura celle de la lui avoir laissée, par reconnoissance, ce qui s'appelle la partager; & si par hazard il est battu, on aura la consolation de lui voir perdre un peu de cette prodigiense reputation, qui quelque utile quelle soit au parti, ne laisse pas d'être un peu amère à la chair & au sang. Voila ma solution. J'en demande pardon à Dieu, car cela est alembiqué, & un peu méchant; mais cela est pris dans le cœur humain.



Ce qui est plus étonnant que toutes ces anecdotes particulières, c'est d'examiner



les projets incroyables qui ont fermentés dans cette tête royale. Il n'est jamais entré dans une imagination humaine la vingtième partie des combinaisons étranges dont ce héros auroit régélé l'Europe si la fortune l'eut seulement flatté une minute du succès; & sans un de ces miracles que la maison d'Autriche est accoutumée de recevoir *sonica* toutes les fois qu'elle se trouve dans la crise, il est très sûr qu'elle eut succombé sous quelque-une de ces tentatives si extraordinaires qu'elles eussent réussies avant que d'avoir été prévues. Aussi Voltaire disoit-il, si après cela, dans ce ridicule siècle, on pouvoit démontrer, que pour avoir voulu la paix & le vrai bien de sa nation, un jeune & bon Roi a risqué d'être lapidé; si un autre Prince nommé le bien aimé, a tout gaté chez lui; si la meilleure, la plus vertueuse, la plus humaine, la plus spirituelle, la mieux faisante des Souveraines, a ruiné son état; si un Monarque honnête homme pour n'avoir sçu ni feindre ni être hypocrite, a été cruellement étranglé; si un Souverain dans un autre coin du monde, qui avoit pris un

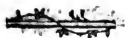


parti sage & vigoureux, a été tout de suite moqué, vilipendé, & réduit, au bout de six mois, a se retracter comme un sot; si enfin c'est un Roi philosophe qui a mis le feu aux quatre coins de l'Europe, & donné le ton à des principes, & a une guerre plus immorale, que celles des Attilas & des Gengiskan, que restera-t'il donc à désirer après cela, en fait de maîtres, si non, de demander au Ciel des Nérons & des Caligulas, pour rendre les mortels heureux?

* * *

En général que n'eut pu faire le Roi de Prusse s'il eut songé davantage au bien général des protestans & de l'Allemagne & moins à la triste gloire de surpasser César & Alexandre? Dieu l'avoit mis dans une position unique. Lui seul en montant sur le Trône se trouvoit de tous les Princes de la chretienté le mieux en paye de donner le ton à l'Europe. Il avoit de l'argent, de belles troupes, de l'esprit, des connoissances, le goût du travail, peu de préjugés, & le courage d'oser se singulariser en tout. Il n'eut dépendu que de lui d'être l'arbitre du monde chretien. Il a

mieux aimé en être l'épouvantail ! Quel dommage ? La nature lui avoit tout prodigué jusqu'à l'art de plaire & de subjuguier les cœurs. Qu'en a-t-il fait, hélas, que de les employer à dépouiller, à faire gémir, son plus parfait ouvrage, & pour une puissance exagérée & momentanée se mettre en butte à la défiance, à la jalousie, & à la haine du reste de l'Europe, sans faire rien de solide pour sa maison. Car tout a beau lui réussir. A moins que le grand FREDERIC ne trouve moyen de vivre deux ou trois cens ans pour cimenter son ouvrage, à moins qu'il ne change la forme de son gouvernement il ne paroît pas moralement possible, que cette corde tendue avec trop de force, ne se brise elle même, ou ne force la vie même qu'elle soutient, & que deviendra alors la cause protestante dans l'Empire ? Cette cause affoiblie par les succès même, & qui humainement parlant doit nécessairement avoir du dessous en quinze ou vingt ans d'ici. J'ai peur que le Roi de Prusse n'aura enseigné tant de nouveautés lumineuses, à ses amis & à ses ennemis, que pour qu'ils les pratiquent un



jour contre lui & sa maison. Dieu veuille que je me trompe, mais il me semble que s'il naissoit un FREDERIC à Vienne, à Paris, ou à Petersbourg la chimère de l'Abbé de St. Pierre, la monarchie universelle, pourroit se réaliser.

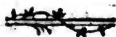
Un homme d'esprit & au jugement de qui on pourroit absolument s'en rapporter disoit, le Roi de Prusse, malgré son extrême vivacité & ses formes expéditives est l'équité même, l'incapable non seulement de dureté, mais même de mauvais procédés. Il feroit une épigramme mais non une injustice à son plus cruel ennemi, mais pour adopter ses opinions il ne faut pas prendre les résultats sans remonter aux causes & voir au contraire une suite de jugemens rendus par lui. Il ne faut pas non plus prendre les trois dernières années de son règne, mais la totalité.

Comment expliquera-t-on le mauvais goût du Roi dans ses jugemens sur les Spectacles, sur la Danse & sur la Peinture? Il a eu d'excellens sujets & le plus ridicule Opéra italien qui jamais ait osé se

montrer. Des dépenses énormes & des contresens absurdes. Une sévérité propre à étouffer les talens, & une indulgence faite pour gâter les plus modestes.

Il avoit fait bâtir un très joli Théâtre dans son Chateau, petit, mais bien distribué & richement orné, on y jouoit des Tragédies de Voltaire. Il vouloit dans une Actrice la figure, le son de voix, l'intelligence, le geste, la sensibilité, les graces, la variété, l'art de se costumer, & quand quelqu'une manquoit d'un de ces dons, il la trouvoit détestable, & disoit que ce n'étoit qu'à Paris qu'on pouvoit voir le Spectacle. Quand on est aussi difficile on est bien ennemi de ses plaisirs.

Une des grandes fautes que ce Prince avoit fait en politique, est d'avoir permis une mauvaise monnoie, les variations continuelles du titre & le peu de bonne foi, qu'on remarque dans les édits publics, allarment le Marchand; ce n'est que par le haut prix des denrées, qu'il peut se mettre à l'abri des pertes. Les taxes n'opèrent rien; on ne peut pas forcer à vendre, ni commander aux besoins, ni



rien prescrire à l'étranger. L'habitant gémit, le soldat déserte; FREDERIC ne sent, ni ne voit; si la passion l'aveugle, la perte lui dessillera les yeux; mais quand? Plus on tarde, & plus le mal fera sans remède. Tant il est vrai, pour l'humiliation de l'esprit humain, que les plus grands génies commettent les plus grandes fautes.

* * *

Un homme demandoit une charge au Roi. Il fut refusé. Il écrivit au Roi a peu près en ces termes.

„ On dit, Sire, que vous me refusez
„ telle place. Je ne sçaurois le croire car
„ vous me la devez & vous voulez être
„ juste. Hatez vous donc de faire votre
„ devoir & de vous justifier d'un soupçon
„ qui vous fait injure. „

Le Roi fut surpris, fit citer le solliciteur insolent qui osait lui demander des graces d'un ton si rempli d'arogance. Par quel droit, lui dit-il, me tenez vous ce langage & surquoi fondez vous vos prétentions? Sur le besoin que j'en ai, repondit-il, pour ne pas périr, c'est le premier des droits & le plus sacré de tous les titres.

Les autres à la couronne ne le valent pas
FREDERIC se tut, & l'accorda.

* * *

M. d'Alembert refusa en 1759 la place de Président de l'Académie de Berlin & une pension de six mille écus que le Roi lui fit offrir. Sa Majesté piquée dit, il met sa gloire à refuser les Princes & il espère que la postérité lui tiendra compte un jour de ce désintéressement; il la connoit mal, ou elle n'en dira rien, ou elle dira qu'il a fait une sottise.

* * *

Lorsque Voltaire eut quitté Potsdam & qu'il eut essuyé l'affront de Francfort, il écrivit au Roi:

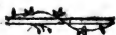
Sire!

„ J'oublie en Suisse toutes mes fautes de
„ Berlin, je suis bien fâché pour votre Ma-
„ jesté que celles des Princes soient de natu-
„ re à ne pouvoir être oubliées; sans cela je
„ lui donneroie ma recette, présent qui
„ vaudroit peut-être tous ceux qu'elle
„ avoit daigné projeter en ma faveur. „

* * *

Le Roi avoit eu un Favori à qui un Prince de Holstein disoit racontez moi

G



vos prospérités & vos disgraces. Parvenu par mon esprit, répondit-il, recherché par les Princes, caressé par mes rivaux, envié jusqu'au commencement de ma disgrâce, tombé comme tout le monde tombe, abandonné, dégoûté, chicané, vilipendé, un homme eut pitié de moi. Demandez votre congé, me dit-il, & sur le champ vous recouvrez tout votre mérite. Je le demande, l'obtiens. la faveur renaît, je pars, laisse des regrets & depuis que j'ai quitté Potsdam, jamais je ne fus si digne d'y être.



*MOEURS D'UNE GRANDE VIL.
LE SOUS UN ROI BEL-ESPRIT
& PHILOSOPHE.*

Des Observateurs qui ne sont rien moins que sévères ont tracé de la ville de Berlin & surtout de celle de Potsdam un tableau effrayant. On a prétendu qu'un homme passablement délicat ne pouvoit passer dans les corridors de la salle où se donnent les bals & que par une contrariété assez difficile à expliquer la sagesse des femmes ne gagnoit rien aux mœurs grecques. Outre que la langue françoise ne fournit pas beaucoup de voies à ces dégoûtantes erreurs de la nature, il y a peut-être aussi de l'exagération dans ces murmures, & Berlin n'a pas autant à craindre le feu du Ciel qu'on s'est plu à le répandre.

Il est plus vrai qu'il n'y a guerres aucune espèce de Religion; les Ministres font des discours dans lesquels on cherche, & l'on trouve des fautes grammaticales, mais ni dogmes, ni morale, ni sentimens,



Comme il n'y a point d'éducation, il n'y a point de principes.

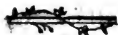
Les sciences qui auroient du être un foyer d'où feroit partie la lumière pour toute l'Europe, sont médiocrement cultivées; cela vient de ce que le Roi s'est un peu trop mocqué de l'Académie, & de ce que dans un pays militaire, on regarde l'ignorance comme une colonne de l'état. Il y a des gens de lettres & même des gens d'esprit à Berlin; mais il y a bien plus de pédants, & de ces animaux routiniers qui se croient quelque chose, parcequ'on les laisse vingt ans dans leur place.

Dans la société générale il y a une publicité de galanterie qui fait qu'une foiblesse paroît un vice. Il y avoit autrefois un Baron de *Kraut* amant déclaré depuis douze ans d'une Madame de Moriens. Il se démit les reins en donnant à manger à son petit chien. Son mari, qui devoit sçavoir mieux que personne ce qui se passoit chez lui, raconta l'anecdote à qui voulut feindre ignorer la véritable cause. Cet accident mit en mauvais crédit tous les petits chiens. Les Demoiselles

les, les jeunes femmes faisoient des plaisanteries sur les mouvemens violents de ces reins démis avec une hardiesse qui supposoit une grande habitude de la polissonnerie.

Il y a quelques années que me trouvant à souper dans une des meilleures maisons de cette ville, je vis des femmes qui façonnoient des pommes en petites figures humaines, elles marquoient leur sexe & ces nouveaux Prométhées animoient avec le rouge qui couvroit leur visage l'extrémité des joues & des gorges arondies de ces créatures du moment & employoient une queue de pomme & le noir d'un papier brulé pour achever leur ouvrage. On n'ajoute pas qu'elles en devenoient amoureuses.

Lorsque *Laméttrie* fut mort on le remplaça par trois Abbés connus pour des garçons-impies, qui auroient bien de la peine, disoit-on, à dédomager de leur chef. C'étoit les Abbés de *Prade*, de *St. Tron*, & de *Gay*. Voilà les Evêques qu'il falloit à Berlin, dit Mr. de ***. Il ne manque plus au Roi de Prusse, que d'imiter Henri VIII. & de se faire, comme



ce Roi d'Angleterre chef suprême de la Religion. Et lorsque le Comte de *Zinzendorf* vint établir ces rêves paisibles & sa tribu pacifique, personne n'y crut, & l'on aima mieux la Secte de *Laméttrie* que la Secte qui défendoit la médisance, le soupçon & établissoit en un mot la candeur *héremuthienne*.

On ne lit point à Berlin. La journée se passe à faire des visites; il n'y a point de ville en Allemagne où il y ait si peu d'industrie. Les riches y vivent mal, les mal-aisés y meurent de faim; parmi les mal-aisés il faut compter plus d'un Prince. On n'accueille bien en général que les gens un peu tarés. Il y a quelques années qu'une fille de vingt-huit ans, plus belle cent fois que si elle avoit eu de la beauté, qui avoit la modestie & la douceur peintes sur le front, la candeur sur les lèvres & l'innocence au fond du cœur, vint s'établir à Berlin. Eh bien cette charmante personne resta isolée, on n'en disoit pas même de mal.

Un Ambassadeur Turc, *Achmet Effendi*, étoit il y a plus de vingt cinq ans à Berlin. Celui qui à sa présentation prit



le Roi par le bras & le faisant tourner assez rudement choisit son épaule pour y placer son baiser, les Dames de Berlin crurent faire leur cour en faisant un peu les Sultanes & manquer à leur devoir de cytoiennes en refusant ce Turc. Au reste nous ne leur en faisons pas un grand crime, il en est de même partout. On fait l'amour avec un Musulman en Brandebourg, on prie la Vierge Marie en Portugal; on accumule des trésors à Vienne; on court après des ours à Varsovie; chaque pays a ses modes.

Parmi les nombreuses anecdotes qu'on pourroit recueillir sur cette ville. En voici une qui mérite d'être conservée.

Il y a quelques années qu'on citoit à Berlin un jeune françois apprentif Pasteur, & annonçant de grands talens pour la chaire. Les Princes se mettent en tête de l'entendre & l'on charge un homme de la société de l'avertir que tel jour il auroit le plus nombreux auditoire.

La Princesse Henri, le Prince de Prusse, la Princesse Amelie, la Princesse Ferdinande, & tout le beau monde de Berlin se rendent à l'Eglise par curiosité.



Le petit homme de Dieu monté en chaire & prend pour Texte ces paroles, *Ne vous conformez pas au présent siècle* & là sans prudence ni miséricorde il accommode son illustre auditoire de toutes pièces, si bien que les uns rougissoient, les autres éclatoient de rire & tous ne sçavoient ou se cacher. Personne ne demandoit son reste, & il ne manquoit au tableau que les noms & les titres.

Le Prince Henri dit, s'il pense comme il prêche, & s'il vit comme il parle, je lui promets toute mon estime, car il n'a fait que son devoir. La Princesse Amélie fit demander le Sermon. Le Prédicateur répondit qu'il étoit trop foible pour exposer ses premiers essais aux regards éclairés d'une grande Princesse. Personne ne fut la dupe de cette modestie. Il y avoit entr'autres le portrait de la femme moudaine, morceau parfaitement bien dessiné & qui sûrement étoit l'ouvrage d'un pinceau exercé.

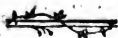
Le fait est que cette satyre avoit été composée par une femme & deux hommes qui avoient donné dix Louis à ce jeune déclamateur pour avoir le plaisir de se

venger dans une heure de tous les ridicules qu'on leur donnoit dans un an. Il ne mirent pas même un grand mystère à cette facétie morale & comme les rieurs étoient de leur côté, on se contenta, les fots de médire & de se plaindre; les gens d'esprit de rire & de se taire.

Pour vous donner après cela une petite idée de la liberté & de la politesse de Berlin je vous conterai ce qui arriva l'autre jour à la Reine regnante au palais.

On avoit soupé & Sa Majesté venoit de danser dans la grande galerie. Il y a deux cabinets à côté. La Reine appelle une des premières Dames de la ville & lui dit qu'elle voudroit jouer, qu'elle aye la bonté de lui faire accommoder une table dans le premier cabinet. La Dame fort & rentre sur le champ en disant, Madame cela ne se peut pas, votre Majesté ne sçauroit jouer là, toutes les places sont prises. He bien, dit la Reine, demandez donc une table dans l'autre. Je vais voir, dit elle encore avec une profonde reverence, s'il y aura place dans celui-la.

Il y a aujourd'hui un certain nombre de femmes qui se partagent les hommes

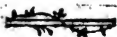


& les aventures ; & l'on pourroit composer un souper de vingt quatre personnes, ou tout le monde seroit du secret, ou les femmes n'auroient rien à cacher & les hommes rien à désirer, mais malheureusement la génération qui commencée à se produire ne promet pas des traits célèbres comme les M... les *Grappendorf*, les T.... & les *Echstadt*.

La ville de Berlin est celle où l'on parle le plus franchement & même le plus indecemment des lubies Royales. On va chez les Princes, en bottes, & même l'on n'y va pas, & l'on oublie à chaque instant, qu'ils sont oncles, frères, neveux, cousins germains &c. Cela est d'autant plus extraordinaire, que les Princes entr'eux font une espèce à part. Ils pensent l'un de l'autre tout le mal possible, mais ils ne veulent pas que l'espèce des regions inférieures le disent. Il y a quelques années qu'on surprit dans une cour d'Allemagne une vieille Princesse couchée avec un jeune Marchand, cela fut vu, divulgué, & tout le monde en parla pendant deux jours. Le Souverain de ce petit Etat défendit qu'on eut

vu pareille chose, & déclara sa cousine malicieusement calomniée & incapable de pareilles gayetés. On plaignit la Princesse & l'on se mocqua du Prince.

Tout le monde sçait que le Roi de Prusse a écrit l'histoire de Brandebourg; cet ouvrage a une hardiesse d'autant plus piquante qu'elle semble toujours retenue par la vérité & par la sagesse. D'ailleurs l'Auteur se sent des avantages de dire, de penser, & d'écrire comme un homme qui n'a de comptes à rendre qu'à la raison. Il use de ces nobles prérogatives. Eh bien croiroit-on qu'à peine il y a vingt personnes à Berlin qui connoissent cet ouvrage. Il a d'autant plus de mérite, que lorsqu'il fut composé, Voltaire ne faisoit qu'indiquer la nouvelle route, qui commence enfin à être reconnue pour la véritable. Mais si les Berlinoïis ne sont pas curieux d'histoire, ils aiment beaucoup les gazettes scandaleuses. Il parut il y a quelque tems une épaisse brochure en allemand qui en renfermoit de toute espèce, je croiois que ce livre, assez mal écrit d'ailleurs, se colporteroit sous le manteau; point du tout, il étoit sur toutes les chif-



fonieres & les hommes le tiroient à tout moment de leur poche & y cherchoient le mot pour rire. Ils se jugent d'ailleurs avec une franchise très piquante pour un étranger. Je demandois un soir à Madame de Mar.... le portrait d'une Princesse nouvellement mariée, elle me dit, elle est blanche, un peu fade, elle a la taille ronde & assez de dignité. Elle parle infiniment. Il y a beaucoup de Princesse allemande dans tout son être, elle est exactement faite pour Berlin, elle y brillera.

On y est fort indulgent sur certains accidents qui embarrassent un moment les Demoiselles & les maris. Ma mémoire m'en rapelle un exemple, qui quoiqu'un peu ancien mérite d'être conservé.

Une femme de Ministre d'Etat, jeune, belle, mais dans l'éducation de laquelle on avoit manqué, par une négligence impardonnable, de bien enseigner la science du calcul, si utile en ménage, avoit eu le malheur de ne mettre au monde qu'une fille. Elle avoit été fix où sept ans sans augmenter sa famille, & les

biens de la maison sont des fiefs masculins assez considérables.

La prudence, la raison, l'intérêt, lui demandoient un fils. Trop occupée de l'objet même, je ne sçais si elle fit trop d'abstraction des accessoires, mais enfin elle se trouva grosse. Elle le déclara pendant tout l'hiver. Son mari qui étoit absent & dans un grand éloignement, étoit parti avec la douce espérance de se trouver père. Elle la lui avoit confirmée dans toutes ses lettres. La cour & la ville étoient instruites de sa situation & tout le monde se réunissoit à lui souhaiter un héritier.

Croira-t-on aisément, que par une fatalité qui n'a point d'exemple cette aimable personne fait un coq à l'âne, & au lieu d'accoucher au mois de May, c'est à dire neuf mois après le jour du départ de son époux, elle n'accouche qu'à my-Juillet, de façon qu'il est évident qu'elle a porté son enfant pendant dix mois & trois semaines.

Tout Berlin cependant qui avoit calculé obligeamment avec elle, attendoit l'instant. Mais des Parens, surtout un



frère du mari, Brandebourgeois plus verd que poli, commença par déclarer tout haut, que si sa belle-sœur mettoit au monde un fils, il ne le reconnoitroit jamais, & ne se laisseroit point enlever un héritage si considérable.

La pauvre Dame instruite des menaces de son beau-frère, & des supputations du public, n'avoit d'autre parti à prendre, pour éviter des débats, que de mettre simplement une fille au monde. Vous sentez, Monsieur, que toutes les mesures étant prises pour un fils, ce changement de plan a dû la retarder encore, de façon qu'elle n'a pu achever d'accoucher qu'au bout de la quaranteseptième semaine, qu'elle a mis au monde cette fille désirée, véritable ministre de paix. Le mari qui est un fort galant homme mais qui ne se pique point point d'être n'y Mathématicien n'y Algébriste n'a point songé à chercher midi à quatorze heures, & s'en est allé fort bien demander la Reine & toutes les Princesses de la maison Royale, ici présentes, pour maraines de son enfant. Sa Majesté & leurs Altesses Royales n'ont eu d'autre parti à prendre, que de s'y



transporter, & cette même affaire dont on ne cessoit de parler il y a trois semaines, est oubliée, & n'aheurte plus personne.

En donnant une esquisse des mœurs de Berlin on fera surpris de ne pas trouver ici quelque chose sur celles des Princesses qui y jouent le premier rôle, comment serois-je informé de leurs amours, moi qui suis insensible & qui ne connois cette passion que par ouï-dire, il est vrai qu'elle n'entre pas pour beaucoup dans la vie des grands Seigneurs. Leurs femmes sont ordinairement victimes de leur grandeur; leurs maitresses de leurs caprices & les premières venues de leur défaut de générosité.

Ce qui fait le plus de sensation à Berlin c'est le vénérable corps diplomatique qui ne sçait pas un mot de ce qui se passe chacun dans leur Cour & qui de peur qu'on ne devine qu'ils ne sont pas initiés dans les secrets du cabinet, ergotent toute la journée à tort & à travers sur l'intérêt des Puissances qu'ils n'entendent pas plus que moi. Il s'ensuit delà une confusion d'idées & un charivari politique qui rend



les conversations fatiguan-tes. Si je me hazarde à lacher ce brocard contre ce respectable groupe, je dois ajouter par égard pour la vérité, que lorsqu'ils ne font pas les ministres, plusieurs d'entr'eux font des hommes très aimables, & dont les maisons offrent de grandes ressources à la société.

En général il faudroit connoître parfaitement Berlin pour que ses sottises parussent intéressantes.

La femme qui maintenant y donne le ton a ramassé, s'il faut en croire ses amis, des mémoires plus curieux encore que ceux-ci. Voici le portrait de cette femme que le Prince Royal aime avec une espèce de passion.

On ne sçauroit lui refuser de l'esprit, & même plus que l'on n'en a d'ordinaire. Un fond de gayeté naturelle, tour d'esprit qui plait toujours, quand il n'est pas affecté, la rendoit aimable. Sans l'aimer, je la trouvois amusante, preuve qu'elle l'étoit réellement. Je n'ai pas eu l'occasion de démêler son cœur, du moins assez pour en décider. Et puis je voulois l'aimer mais je ne voyois pas clair, car elle m'a-



voit donné occasion de ne lui pas vouloir de bien. Or vous sçavez combien nos passions changent les objets & les empêchent d'être fidèlement rendus. J'ai cru qu'elle étoit capable d'aimer & de haïr fortement. Si je l'eusse suivie dans l'âge ou d'ordinaire les sens s'émoussent & laissent à l'esprit le haut du pavé, je vous dirois si je la crois sûre & susceptible d'amitié. Son plus grand défaut, selon moi, étoit une absence de dignité dans l'âme, un mélange de sensualité & de petites passions tumultueuses, trop peu de respect pour elle même. D'ailleurs je l'ai jugée des lors capable d'être très zelée amie, serviable, engageante, sincère dans ces moments-là. Je ne sçais si elle avoit des principes fixes, mais sûrement elle n'avoit pas une grande âme, & celle-là ne vient jamais quand on n'est pas né avec. Elle étoit plus capable que personne de faire des traits de générosité, de bonté, d'humanité. Elle n'étoit pas dure, pas naturellement malfaisante; mais elle n'avoit pas cette sincérité, cette franchise noble qui peint les grandes âmes. Elle jouoit l'étourderie par fines-

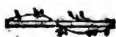
H



se, & ne trompoit pas longtems. Si elle s'est corrigée de ses travers, si à force d'être la dupe de son goût pour la tracasserie, elle a mis une partie de son esprit en réflexion, enfin si l'âge, l'expérience, le moral & le physique ont concouru à diminuer un peu la fougue de hauteur que lui avoit donné les richesses & le succès, je conçois que cela peut faire actuellement une personne très agréable & délicate, même dans la société. Il y a quelque chose qui jure dans nos deux caractères, cela n'iroit jamais chez moi jusqu'à l'éloignement, mais jamais aussi jusqu'à la liaison d'amitié. Mon esprit la goute beaucoup, & mon cœur n'a rien à lui dire. „

A Berlin le mérite est une espèce de ridicule dont on fait bientôt justice. Qui n'a pas l'art de cacher son mérite fait fuir tout le monde & le pays où il devroit y avoir le plus de littérature est celui où l'on ne sçait pas lire, oui pas lire, je n'en rabats rien.





FRAGMENT D'UNE CORRESPONDANCE AUGUSTE.

Je voudrois fort connoître M. Gellert, mais il n'a nulle tentation de me connoître. Il y a des gens qui ont entrepris de me l'amener sans avoir pu en venir à bout. Je vais encore faire une tentative. Il croit que j'ai plus besoin de lui qu'il n'a besoin de moi.

* * *

Pourquoi bruler les lettres allemandes renfermant la vie du Comte de Bruhl? La lettre de l'Auteur qui se moque de cette grillade vaut bien mieux que la biographie d'un homme qui méritoit d'être pendu & pas une ligne de plus. On dit depuis longtems que c'est une absurdité de bruler, & l'on continue toujours.

* * *

M. de Bar a grandes raisons de faire de mauvais vers, puisque je le défie d'en faire de bons, malgré les éperons dont il pique si cruellement sa haridelle. Un pédant en prose est insupportable; mais il

H 2



n'y a point d'expression pour dire ce que
c'est qu'un pédant en vers.

* * *

Le jour de la noçe du Prince Henri on
fit un coq-à-l'âne; on oublia de faire tro-
quer les bagues aux mariés. Le Roi se
tuoit de le dire, mais on n'en fit rien. De
cette affaire chacun s'est épousé lui mê-
me, car le Prince a gardé sa propre bague
& la Princesse la sienne: Moi qui suis un
peu superstitieux, je m'imagine que c'est
pour cette raison que ce mariage a si mal
tourné.

* * *

La plupart des Souverains ont imagi-
né d'envoyer pour Ministres à sa Majesté
des gens d'esprit; & l'on a remarqué que
c'est précisément ceux auxquels il n'a
point parlé. La France entr'autres choi-
sit le Duc de Guignes qui étoit séduisant
& jouoit bien de la flutte. Le Roi n'a pas
voulu avoir cette double rivalité, & l'Am-
bassadeur françois ne fit autre chose à
Berlin que l'amour aux belles Dames &
des épigrammes sur de vilains Messieurs.

* * *

Milord Tirconel, l'un des plus aima-

bles hommes de son siècle & un très honnête homme, qui pis est, n'a jamais eu plus d'une minute d'audience. Le Roi disoit de lui *qu'il n'avoit point d'esprit, mais que les replis de son cœur étoient assez bien développés pour dépayser longtems ceux qui en avoit plus que lui.*

* * *

Ce Monarque a eu d'étranges idées sur l'avantage dont étoit la probité à un Souverain. On lui disoit un jour d'un de ses Ministres l'intérêt est la baze de son caractère, il n'est pas capable de prononcer une sentence contre des gens obscurs; mais cent ducats, ou de riches bagatelles ne le trouvent gueres in-accessible, pourvu qu'il ne voye pas un danger prochain d'être découvert. *Qu'est-ce que cent ducats,* dit le Roi, *& peut-on appeller intéressé celui qui se contente d'une aussi misérable somme?*

* * *

On proposoit au Roi de Prusse d'accepter les offres d'un riche Saxon qui vouloit pour quelques titres honorifiques venir s'établir dans ses Etats; il y consent & le nomme Chambellan. Sire, lui dit-on,

H 3



il est fort riche, *eh bien*, répond-il, *il faut lui donner l'excellence*. Il a cinquante mille écus de rente, *faisons le Grand Maréchal*, -- & de superbes terres qu'il possède dans la Lusace, *dites à la Chancellerie qu'on lui expédie un diplôme de Prince*.

* * *

Lorsque le Comte Poniatowski fut élu Roi en dépit du fort & des Polonois, le Roi dit, *il règnera s'il a des gardes Russes & Prussiennes*. *Je ne sçais ce que fera l'Impératrice, mais je réserve le commandement de celles que je lui destine au Prince Henry, mon frère*. Tout le monde ne sçait pas que les Polonois demandoient ce Prince pour Roi, & que FREDERIC l'eut laissé couronner en effet, s'il eut pensé que le sceptre des Jagellons eut valu une guerre, que l'impérieuse Catherine étoit décidée de faire pour soutenir l'élection de son amant.


* * *

On sçait que les Prédicans françois sont quelquefois martyrs d'un zèle trop outré & qu'on les pend pour leur apprendre à ne pas prêcher une autre-fois les

dogmes de Calvin. Plusieurs persécutés dans leurs pays se réfugient à Berlin & y cherchent une petite vigne où ils puissent planter à la gloire du Seigneur. Quand on sollicite en leur faveur la générosité du Roi, on commence toujours leur éloge par dire qu'ils ne sont point théologiens, alors S. M. s'attendrit & leur donne la permission de prêcher, & des recommandations pour le consistoire qu'il assure être infailible.

On a reproché au Roi de Prusse les Laquais parvenus, & sa manière de vivre avec ses Heyduques. *Noé est leur grand-père & le mien, dit-il, c'est la confiance & non la familiarité qui a des inconvéniens.*

Une ancienne tradition raconte que lorsqu'un Prince de la maison de Brandebourg doit mourir on voit la *Femme blanche*, esprit errant dans le Chateau, portant un gros paquet de clefs, traînant une longue queue & aussi pâle que ceux qui voyent les esprits. Au commencement le Roi plaisantoit de cette prétendue apparition, mais depuis quelque tems, il dit qu'il ne faut jurer de rien. L'Allema-



gne est le pays où cette Secte fait le plus de fortune. Ce qui prouve, dit-on, le profond génie & les grandes connoissances de la nation.

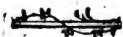
On ne parle presque plus de ce fameux Schroeffer, grand Phisicien, sans doute, qui prétendoit avoir tous les esprits à ses ordres. ou connoit sa mort tragique, causée par le désespoir, ou l'avoit mis la découverte de ses impostures, après qu'il ne s'étoit trouvé que des pierres dans une cassette, qui devoit renfermer des lettres de change pour quelques millions, acceptées par quelque démon richard, & payable à la banque d'Amsterdam. On assure cependant, que ce Magicien a converti certain Prince, qui, convaincu par ses opérations de l'immortalité de l'âme, est allé tout de suite se confesser, quitter le libertinage, & chercher son épouse délaissée, pour vivre avec elle en bon chrétien. Non seulement des enthousiastes, qui croient à la magie, mais même des personnes, d'ailleurs de bon sens, qui ont assisté à ces apparitions, & à qui j'ai parlé, étoient très persuadées, qu'il y avoit du surnaturel, & il n'est presque

pas concevable, que dans un siècle aussi éclairé que le nôtre, il se trouve encore des gens, qui connoissent assez peu les effets de l'aimant, & de l'électricité, pour attribuer aux causes occultes des phénomènes, qui sont ou simplement naturels, ou qui font illusion aux sens.

Je n'ai jamais vu le prétendu immortel St. Germain, qui fait si bien cacher son origine, & ses ressources. Il a demeuré quelques mois chez une Dame de ma connoissance, qui m'a dit, qu'y étant tombé malade, il avoit tremblé de peur. C'est un vieillard, qui vivoit d'un grand régime, & se conservoit au moyen de quelques bons remèdes, qu'il distribuoit aussi pour de l'argent. Cela n'empêche pas, que ce ne fût un charlatan du premier ordre, qui malgré la pierre Philosophale, qu'il croyoit posséder, craignoit la mort, & se trouve souvent court d'argent.

* * *

Lorsque Voltaire & Maupertuis eurent quittés Berlin, le Roi bâailloit quelquefois, malgré les efforts que les autres beaux esprits faisoient pour qu'il ne s'aperçût point de l'absence de ces deux co-



riphées. *Est-ce qu'il n'y aura donc plus de querelle*, dit Sa Majesté, un soir à soupé. *L'absence de nos deux atheletes occasionne un repos si complet que le bémol va jusqu'à l'ennui.*



Le Roi a fait plusieurs essais d'Opéras & entr'autre un appelé *Cléophile*. Quoiqu'il versifie dix fois mieux qu'il ne faut pour ce genre d'ouvrage, *Häas*, qu'on apelloit le divin se plaignoit de la difficulté de faire de la mélodie sur ses paroles. On ne sçavoit comment faire deviner cet inconvénient au Poëte couronné. Le Marquis d'Argens, quoique grand Courtisan, lui dit un jour que Voltaire avoit fait de mauvaises Comédies, & que Molière eut fait des Tragédies détestables. Le Roi devina & fit grace à *Häas* & au public de ses Opéras.



On'a imprimé beaucoup de lettres du Roi de Prusse, mais les curieuses sont entre les mains de Madame *Du Vivier*, cy-devant Madame *Denis*. Sur la fin de la vie de Voltaire, le Roi avoit entièrement



oublié ce qui s'étoit passé à Potsdam en mil sept cent cinquante trois.

* * *

Pour juger les Rois il ne faut pas lire leurs manifestes, ni les entendre à leurs audiences, mais assister à leurs conversations familières. Voici ce qu'écrivait FREDERIC. „ Je suis assez content du Grand Turc; il a donné un beau Cheval, superbement caparaçonné à M. de Vergennes. pour lui avoir fait ravoir son vaisseau; cela est généreux; il reste en paix avec les Maltois, cela est prudent; il se réjouit quand sa Sultane favorite accouche, cela est dans l'ordre, car il la fait accoucher lui-même & ne célèbre pas la besogne d'autrui. J'ai envie de gronder le Roi de France d'avoir disgracié le Duc de Broglie, & de se priver par là du seul bon chef, qu'il pouvoit mettre à la tête de ses armées. Maintenant les Alliés auront beau jeu avec le lent, le timide, l'indécis d'Estrée, & avec ce galant homme de Soubise, qui brille moins dans les champs de Mars que dans les ruelles de la Cour. Après le Marechal de Broglie le plus habile Général que la France ait, c'est sans



doute le Secrétaire de M. de la Touche à la Martinique, qui d'un coup de plume vous tue deux mille Anglois, comme si c'étoient des mouches. J'approuve que le Roi d'Angleterre laisse entrer du monde, quand il a la Reine sur les genoux; cela explique le mystère qui se promène d'oreille à oreille, que Sa Majesté commence à diminuer par en haut & à s'engraisser par en bas. Mais je n'augure pas trop bien de cette fierté anglaise, qui croit pouvoir faire face à tout l'univers. La tyrannie terrestre & maritime est en alliance. Nous avons vu celle-là bien près de sa chute; celle-ci pourroit bien être aussi humiliée un peu avec le tems. Si l'on en croit M. Hume, elle mine ses forces par l'accumulation des dettes nationales, qui deviennent dangereuses, quand l'intérêt va au delà de la nécessité, & peut-être de la faculté du peuple. Ce problème entre dans la prédiction politique, & je ne suis Prophète en aucun sens. L'Angleterre est le pays des idées, & comme il n'y a rien de parfait dans le monde, se préfère celui des chimères. Le Roi Guillaume, & les Wighs du tems de la Reine



Anne effrayoient la nation & une partie de l'Europe par la prétendue Monarchie universelle. Aujourd'hui c'est l'union étroite de la maison de Bourbon, qui alarme les esprits, arme les bras, & vuide les bourses. Comme citoyen de l'Europe j'aurais envie de redouter aussi peu cette dernière, qu'on reconnoit aujourd'hui d'avoir eu à craindre la première. On s'affoiblit souvent, pour empêcher, qu'on ne le soit. Tout cela est fol, mais hélas! j'ai été malade; les souverains se sont émancipés. Si le nouvel Empereur de Russie assistoit à mes leçons sur la Métaphysique, il ne déraisonneroit pas au point de soutenir, que les engagements de la defunte Imperatrice ne l'obligeoient à rien. Le Comte Kaunitz vient de lui envoyer les livres de Grotius & de Puffendorff, qui prouvent la fausseté de ce principe par des arguments clairs comme le jour. En attendant il coquette avec les ennemis de ses anciens Alliés; il n'admet dans sa confiance que M. Keith; On ferme la porte au nez à tous les autres Ministres étrangers.

* * *



Le Roi de Prusse prétendoit que le Cardinal de Fleuri radotoit & le premier Ministre mettoit sur le compte de Sa Majesté Prussienne, tout ce que l'Autriche crovoit pouvoir reprocher à la France. Voici une pièce qui est extrêmement curieuse à bien des égards. 1°. Elle développe le caractère timide & faux du Cardinal 2°. elle annonce le fameux projet d'alliance entre les maisons d'Autriche & de Bourbon, rejeté & présenté par le Cardinal de Richelieu, ébauché par le Cardinal de Fleuri, consommé par le Cardinal de Bernis 3°. elle apprend au parterre comment les acteurs politiques jouent entre eux & font les répétitions.

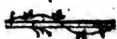
*Lettre écrite par S. E. le Cardinal de
Fleury à S. ex. Mr. le Velt-maréchal
Comte de Königsegg.*

Mr. le Maréchal de Belle-Isle ne m'a pas laissé ignorer, Monsieur, la bonté, que votre Excel. a eüe de se souvenir de moi dans la conférence, qu'il a eüe avec elle, & je me flatte, que mes sentimens pour sa personne & pour ses talens lui



sont connus depuis trop longtems, pour ne pas être persuade, que je serai toujours très sensible aux marques de l'honneur de votre amitié.

Je m'en serois tenu pourtant an simple remerciement que je lui en dois, si je ne me croyois pas obligé de lui temoigner la peine extrême, que j'ai eüe en apprenant, qu'on me regardoit à Vienne comme l'Auteur principal de tous les troubles qui agitent aujourd'hui l'Allemagne. Il ne me convieudroit pas dans le moment present de me justifier d'une accusation, que je ne mérite certainement pas, & moins encore de la faire aux depens de personne. Je ne puis pourtant m'empêcher, d'assurer votre Excel. que votre Cour ne me rend pas justice. Bien des gens savent, combien j'ai été opposé aux résolutions, que nous avons prises, & que j'ai été en quelque façon forcé d'y consentir par des motifs très pressans qu'on a allegués, & votre Excel. est trop instruite de tout ce qui se passe, pour ne pas deviner aisement celui qui mit tout en œuvre pour determiner le Roi à entrer dans une ligue, qui étoit si contraire à mon goût & à mes principes.



J'ai regretté souvent, Monsieur, de n'être point à portée de m'en ouvrir avec votre Excel. par ce que la connoissance, que j'ai de son caractère & de ses lumières, me faisoit présumer, qu'il eût été très possible de trouver des moyens de prévenir une guerre, qui ne pouvoit qu'opérer de grands malheurs, & l'effusion du sang humain; Dieu ne l'a pas permis, & j'ose protester, que c'est ce qui cause toute l'amertume de ma vie.

Votre Excel. sçait tout ce que j'ai tenté sous le regne du feu Empereur, de glorieuse memoire, pour établir une solide & ferme union entre nos deux cours. Je l'avois regardé comme le maintien de de la tranquillité publique, & surtout de la Religion. Je ne veux, ni ne dois entrer dans tous les obstacles qui s'y sont opposés; mais je crois avoir donné des preuves non équivoques de la droiture de mes intentions, & de tout ce que j'ai fait en conséquence, pour parvenir à un projet si désirable.

Les plus grands maux ne sont pourtant presque jamais sans remède, quand on est également disposé de tous cotés à le



chercher' Il s'agit aujourd'hui d'arrêter du moins les suites funestes d'une guerre, qui est prête à embrâser toute l'Europe. Je ne puis qu'approuver tout ce que votre Excellence a dit à Mr. le Maréchal de Belle-Isle, & je conviens qu'il est juste, que les propositions d'un accommodement soient proportionnées à la situation où se trouvent les puissances respectives.

Mais vous êtes trop équitables aussi, Monsieur, & vous connoissez trop l'incertitude des événemens, pour ne pas convenir aussi, que quelque succès, dont Dieu favorise quelqu'un, l'humanité, la religion, ni même la politique ne doivent pas porter à en abuser; ni à en tirer tous les avantages, dont on pourroit se flatter. Ce seroit mettre des barrières insurmontables à une sincère réconciliation, & laisser des semences d'une haine & d'une division éternelles.

Si votre Cour veut bien donner son approbation à ces réflexions, & se prêter à des conditions modérées, & raisonnables, qui ne blessent pas l'honneur du Roi, j'espère, que votre Excel. aura lieu d'être contente de nos propositions; l'Eu-



rope ni la religion ne sont pas dans un état tranquille, & la principale attention des grandes Puissances doit être de tâcher à leur donner une forme durable & constante.

Le Roi ne veut rien pour lui; & votre Excellence n'ignore pas, que j'en ai donné une preuve bien convaincante dans les propositions, que me fit Mr. Wasner il y a six mois. Si j'eusse été libre, je n'aurois rien oublié pour en faire usage; mais, sans nommer personne, vous savez que nous étions malheureusement liés. Quoi qu'il en soit, je ne change point de système, & je crois encore, que rien n'est plus essentiel pour la tranquillité de l'Europe, qu'une parfaite union entre nos deux Cours.

C'est un ouvrage digne de votre Excel. & je mourrois content, si les troubles présents contribuent à la rétablir, & à la consolider. Je faisais avec empressement cette occasion de vous renouveler les assurances du cas infini, que je fais de l'honneur de votre amitié, & des sentiments les plus distingués avec lesquels



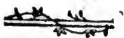
je fais profession, Monsieur, d'être de
votre Excellence. &c.

* * *

Quand Frédéric & Voltaire, également
dégoutés l'un de l'autre, eurent fait cette sé-
paration éclatante & ridicule pour les deux
amis, Voltaire écrivit les mémoires impré-
més par une perfidie sans exemple; & fit
l'épître suivante qu'on a déjà pu lire dans
un recueil que personne ne lit.

Epître à Mr. de Voltaire.

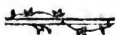
O d'un siècle éclairé turpitude éternelle:
Le Chantre de Henri, dont la lyre immortelle
Du théâtre François rétablit la splendeur,
Qui parlant à l'esprit par l'organe du cœur,
Fut rival des Miltons, du Tasse, des Corneilles,
Enchanta l'Univers par ses savantes veilles,
Et dès l'enfance même illustrant son pinceau,
Fut le vainqueur d'Echile au sortir du berceau,
Qui depuis unissant aux yeux de Melpomène
Le compas d'Uranie & l'art de Démostène
Des Pradons de son siècle Aristarque éclairé.
Persécuté souvent, fut toujours admiré



Enfin cet Arrouet, cet étonnant Génie,
L'effroi d'un Tribunal, ou préside l'envie
Victime du pouvoir d'un rival couronné
Dans l'opprobre des fers se voit abandonné.
Melpomène en frémit, la craintive Zaïre
D'un affront si cruel pleure, gémit, soupire,
Mérope pour un fils suspendant sa frayeur
D'un intérêt plus cher occupe sa douleur;
Le destin d'Arrouet cause seul ses allarmes,
Alzire est dans les pleurs, Azema dans les larmes,
Et l'ombre de Ninus, de la nuit du tombeau
Semble redemander un Sophocle nouveau.
Quoi: le Titus des Rois, des savans le modèle,
Dont l'Aurore annonçoit un nouveau Marc-
Aurele,

Le Salomon du Nord en devient l'Attila,
Socrate dispaçoit, & l'on voit Borgia.
Ce Philosophe Roi, ce Mécène des sages,
Qui de nos cœurs surpris enchaîna les hom-
mages,

Des talens, du mérite autrefois protecteur
S'en déclare aujourd'hui le dur persécuteur,
Ainsi que de Lucain l'oppresseur tyrannique



Commença de régner; la sombre Politique
Protègent les vertus, encouragent les Arts
Honora pour un tems le Trône des Césars
Mais bientôt de Séneque oubliant les maximes,
Sur sa Mere expirante il couronna ses crimes,
Et de son Orient éclipsa la splendeur
Toi, l'oracle du siècle & son législateur
Illustre malheureux ton ingrate patrie
Par les accords touchants si souvent attendrie,
Paris, le vrai berceau des Arts & des talens,
Osa te refuser un légitime encens,
Épris d'un zèle amer, l'hypocrite au teint pâle
De Pélagie en tes vers condamna la morale;
J'ai vu de Spinosa, le dévot effaré
Remarquant trait pourtrait, le système abhorré,
Tantôt c'étoit Oedipe, & tantôt Uranie,
Qui servoient d'alimens* aux serpens de l'envie;
Tantôt du grand Henri le Poëme immortel
Du censeur fanatique envenimoit le fiel,
Mais plus souvent encore de stupides Zoïles
Élevant contre toi leurs clameurs imbécilles,
Guidés par l'ignorance, ou séduits par l'erreur,
De leur organe impur distillèrent l'aigreur,



De ces vils ennemis tu confondis la rage
En méprisant leurs traits, un Philosophe, un
fage

Aux serpens de l'envie oppose avec fierté
L'égide de Minerve & la Postérité.

Au dessus du vulgaire, foulant aux pieds la
terre

La tranquille vertu dont au bruit du tonnére,
Les cris tumultueux du vulgaire insensé
N'offrent rien à ses yeux, dont son cœur soit
blessé

De tes foibles rivaux ta Muse triomphante,
Anéantit toujours la cabale impuissante.
L'ingénieux Gresset, le sombre Crébillon
Des Fontaines, Rousseau, le cinique Piron,
Tant d'autres dont les noms brillent sur le
Parnasse

Aspirèrent envain dans leur savante audace
A flétrir les Lauriers, qui couronnent ton front,
Victime de l'erreur, Martyr de la raison
De la vérité seule empruntant le langage,
Tu ne compris jamais qu'un indigne esclavage
Seroit de tes travaux le prix infortuné,



Qu'à languir dans les fers tu serois condamné;
Qu'en défendant Kœnig contre un froid Géo-
mètre

Tu trouverois un jour ton rival dans ton Maître.
Tu ne compris jamais, vertueux sans efforts,
Qu'on fut ingrat sans honte, & lâche sans re-
mords;

Qu'un Roi dont tu chantas les vertus passagères,
L'héroïsme douteux, les suspectes lumières;
Dont la prose rampante, & les vers empruntés,
Par toi seul embellis, par toi seul enfantés
Ne durent qu'à toi seul leur mérite & leur gloire,
Que ce Roi, dont le nom doit vivre dans
l'Histoire:

Héritier des talens, du sang des Antonins,
Sous un sceptre de fer régiroit tes destins.
Et que de Maupertuis les erreurs insensées
Par l'élève de Wolff seroient favorisées.
Tu prétendois envain, apôtre de Newton,
Enchaîner l'ignorance au joug de la raison,
Le délire exalté d'un docte atrabilaire,
Du célèbre Leibnitz, impudent plagiaire,
Emeut tout un Lycée aux accens de sa voix,

longue que celles de Démosthènes, & presque aussi éloquente. Il pésoit surtout avec complaisance sur l'amour des Berlinoises pour leur monarque. Frédéric recule de trois pas & enfonçant son chapeau il répond avec le ton d'un déclamateur

Croyez moi, les humains que j'ai trop su
connoître

Méritent peu, Monsieur, qu'on daigne être
leur maître

Il y a un assez bon nombre d'années que les Juifs donnerent à Berlin le spectacle d'une nôce fameuse. L'épouse venoit de Hambourg & à cette occasion toutes les tributs Israélites obtinrent la permission d'entrer à Berlin. Le Roi fut invité, mais il répondit *comment ignoret-on que je n'aime point les nôces & que de toutes les fêtes c'est la moins agréable que l'on puisse me donner.*

Il y avoit autrefois un jeune Prince de Lobcowits résidant à Berlin, plein



d'esprit, aimable oisif & parconséquent amoureux. Une jolie danseuse fut l'écueil de sa raison. Il avoit le malheur de traiter cette affaire aussi sérieusement que feu Cyrus traita jamais la belle Princesse Mandane. Une maladie survient, Terspichore est disgraciée, son amant fait succéder la dévotion la plus outrée, au libertinage le plus décidé. J'aimerois mieux, dit le Roi, que l'on devint sage par réflexion, que dans la chaleur de la fièvre; mais comme je ne vois aucune raison pour perdre une danseuse, parce que son amant se convertit, il faut les laisser tous les deux obéir à leurs penchans. Que l'une danse & que l'autre prie.

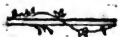
Un des grands goûts du loi de Prusse est d'avoir des Princes pour officiers, comme si un Prince souverain avoit besoin d'avoir un maître pour être illustre. Il est pourtant très sûr que beaucoup de Princes ont ambitionné le titre de Feld-Maréchal dans son armée. Tout ce que dira la postérité de ce monarque ne fera pas mieux son éloge que ce trait.



Il parut il y a quelque tems un poëme moral intitulé le PLAISIR. Son auteur avoit eu la force de le faire, mais non pas celle de l'achever; il étoit attaché à Madame de Pompadour, non par les bienfaits, mais par les sentimens; on en parloit un jour devant le Roi, qui se pique d'être grand connoisseur en poésie. Il dit c'est un cours de logique dédié au Roi de Pologne; un traité de la chasteté dédié à Lays; de la valeur dédié à Mylord Sackville, du désintéressement au Comte de Brulh; de l'amour conjugal à Catherine II.

* * *

De tous les jugemens qu'on a porté de S. M. Prussienne, peut-être n'y en a-t-il pas un plus juste que celui d'un bas officier françois qui a servi quarante ans dans ses troupes, sans qu'il ait voulu l'avancer, disant pour raison qu'il aimoit mieux avoir le meilleur bas officier de l'Allemagne que de faire un officier ordinaire. C'est une bonnetête, disoit ce vieux soldat, mais il faut que le hazard la mette dans sa véritable place. Il a eu le bonheur de trouver les circonstances, qui manquent à



tant de millions d'humains; il a pu se livrer à son génie, à son caractère, seul façon de paroître ce qu'on est.

* * *

On fera peut-être curieux de savoir comment ce monarque parloit de théologie; voici ce qu'il écrivoit un jour à Voltaire a propos du péché originel. „ J'ai „ toujours respecté les théologiens, pauvre „ pigmée, Dieu me garde de me mesurer „ avec les tytans. J'ai très humblement „ proposé ma modeste opinion, & je déclare une bonne fois pour toutes ne rien „ comprendre à Malbranche, à Leibnitz „ à tous ces romans de l'esprit. Quant „ au péché originel, puisque vous le protégez si fort, puisque vous trouvez si „ amusant d'être né bien méchant, je n'ai „ garde de vous ôter cet innocent plaisir. Faisons seulement un petit traité. Pendant deux siècles on élèvera le genre „ humain selon la voix de la nature, de „ la raison, & de la conscience dans des „ climats où vous aurez eu soin de faire „ établir une religion, des loix & des „ usages bien analogues entr'eux. Au „ bout de deux siècles nous reviendrons



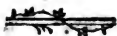
„ au monde pour voir la phisionomie du
„ genre humain; je vous dirai alors ce
„ que je pense de votre péche originel;
„ & vous verrez s'il a autant de pouvoir.
„ sur l'homme qu'on le lui en attribue.



Lorsqu'on porte au Roi de Prusse un
projet d'ordonnance, de manifeste, ou
enfin une pièce politique destinée à cir-
culer dans les gazettes & à amuser les
badauts qui pensent que les Rois écri-
vent ce qu'il veulent faire, Avant de
l'avoir lue, il en retranche la moitié, il
écrit ensuite cinq ou six lignes de sa
main & la rend au rédacteur, en lui di-
sant que la fin est un peu longue & qu'il
faut l'abréger. Le rédacteur répond par
une grande révérence, remporte la pièce
mutilée, la donne telle qu'elle est sortie
de ses mains, & n'a pas plus d'égards à
la correction royale, que Sa Majesté n'en
n'a eu à sa composition.



Il y a quelques années qu'un Prince
catholique renonça à ses héritages en fa-
veur d'une postérité protestante, le Roi,
qui est né coëffé, rioit au récit des détails



de cette anecdote. *Il semble*, dit le Prince Henri, *que personne à cent lieues la ronde ne puisse faire une faute ou une sottise qui ne tourne à l'avantage de votre Majesté.*



Voici ce que le Roi pensoit d'Helvétius
„ je l'ai lu c'est-à-dire lu en partie &
„ vous sçavés que j'ai la mémoire mau-
„ vaise. A l'exemple de tous les vieux
„ radoteurs je me souviens des moindres
„ circonstances de ma jeunesse, mais j'ig-
„ norerois que j'eusse existé avant hier
„ se je n'existois encore aujourd'hui. Il
„ me semble cependant que cet auteur, qui
„ d'ailleurs écrit bien & pense avec beau-
„ coup de profondeur; s'est trompé sur
„ quelques points qu'il a révoqués en-
„ suite lui même. Il a cru par exemple
„ que tout le monde agissoit par intérêt,
„ il en a fait un principe de vertu con-
„ fondant ce qui se fait & ce qui devrait
„ se faire; mais je ne juge pas, car pour
„ juger ce n'est pas assez de lire, il
„ faut avoir médité.,





Mr. de Marchal changea de Religion a Madrid, & devint catholique. Sur le champ le Roi rompit son mariage & la jeune femme fut libre de se remarier.

* * *

Le Roi de Prusse voulant attirer à son service un des hommes de l'Europe qui a le plus de talent, & fait le plus de bruit ne l'entretenoit que de littérature, de vers, de pièces de théâtre, & enfin lui récitoit ces vers comme un chef-d'œuvre de versification.

Ah: que vous êtes digne, & d'un prix plus
auguste

Et d'un autre adversaire, & d'un parti plus
juste!

Et que ce grand talent, ailleurs mieux em-
ployé

D'un plus digne salaire auroit être payé!

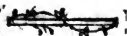
Il est, il est des Rois, j'ose ici vous le dire,

Qui mettroient en vos mains le sort de leur
empire....

Sans craindre ces vertus, qu'ils admirent en vous

Dont j'ai vu Rome éprise, & le sénat jaloux.

Je vous plains de servir sous ce maître farouche



Que le mérite aigrit, qu'aucun bienfait ne touche,
Qui, né pour obéir, se fait un lâche honneur
D'apésantir sa main sur son libérateur
Lui, qui s'il n'usurpoit les droits de la couronne ;
Devroit prendre de moi, les ordres qu'il me
donne.



On contoît un jour chez la Reine, ou
l'on a l'habitude de se moquer de la
Cour de Russie, que l'on y étoit de si
mauvais goût en fait de musique que
l'on y avoit joué un *solo* sur les tymbales.
Le Roi qui aime à plaisanter, mais non pas
qu'on plaisante, désapprouva hautement
cette mauvaise historiette.



Un Prince d'Anhalt, ou pour mieux dire
une Demoiselle de Haac se mit en tête d'é-
pouser le Prince d'Anhalt. Déjà la famille
se pavane, la jeune personne s'accoutu-
me à l'Altesse, les uns font des plaisan-
teries, les autres enragent ; personne ne
pense à la chose la plus nécessaire, le
consentement du Roi, qui rioit de voir
faire les préparatifs. Enfin l'on finit par



ou l'on devoit commencer & l'on supplie
sa Majesté d'accorder la permission. Elle
répond qu'elle s'étonne depuis quinze
jours qu'on ait seulement eu pareille idée,
& qu'on l'eut soupçonné de permettre d'a-
buser de l'âge & de l'extrême complai-
sance d'un vieillard déjà hors de combat;
qu'il protégeoit ses enfans & avoit trop
de considération pour la maison, que sa
Cour étoit ouverte à tous les princes d'Alle-
magne; que tous y trouveroient de quoi
vivre suivant leur rang; que si l'on avoit
pris des engagemens, il falloit les rom-
pre, & qu'au surplus les larmes de la
jeune personne se sécheroient; au lieu
que la tache imprimée à une maison sou-
veraine ne s'effaceroit pas de longtems.
Ce trait dément l'opinion que beaucoup
de gens se font plus à répandre sur l'ex-
trême facilité que les mésalliances trou-
voient chez ce Prince, quand elles n'é-
toient pas SANS DOT.

* * *

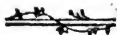
Ils'agissoit un jour de choisir un Amba-
sadeur auprès d'une des premières cours de
l'Europe: un Ministre proposoit le Comte
de R.... quel est son revenu? demanda

K



le Roi, cinq ou six mille écus, répondon; il me semble que le Comte est trop jeune & trop peu instruit, répond Sa Majesté. Il a une tante, poursuit le Ministre, qui l'aideroit dans une semblable circonstance. Il est vrai, dit le Roi, qu'avec de l'esprit naturel & du zèle on va loin dans cette carrière. Il est si zélé, ajouta M. de Fikenstein, qu'il n'est pas même question de traitement. Votre idée est excellente, reprit Sa Majesté, c'est en effet ce qu'il y a de mieux pour la place vacante; en lui annonçant sa nomination assurez-le de mon estime & de ma confiance. Le Comte de R... est nommé, reçoit les complimens & au bout de quelques jours il parle de traitement. Le même ministre se charge d'appuyer sa demande auprès du Roi. *Pour cet objet*, reprit Sa Majesté, *adressez vous à la Tante*. Le Ministre se rapella de la conversation, parla d'autre chose & l'ambassadeur fut se ruiner & ruiner la tante, ainsi que tout le monde la sçu depuis.

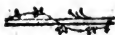




S. M. le Roi de Prusse qui a plus que de l'indifférence pour les Ballons aërostatiques a été un des principaux protecteurs de l'électricité, dans un tems ou elle faisoit autant de bruit & causoit presque autant d'étonnement que le gaz inflammable. Un professeur nommé *Ludorff* fit en mil sept cent cinquante deux, l'expérience de l'électricité du tonnerre & construisit son petit édifice dans un vignoble près de Berlin: le nuage passa par dessus, la chaîne qu'il avoit attaché au fil d'archal pensa même lui couter la vie. On regardoit alors comme un phénomène les étincelles qui lui sortoient des mains & de toutes les parties du corps & l'on traitoit alors les expériences de ce tems, comme celles de Messieurs Robert & Montgolfier, sont traitées dans le notre.

* * *

On aura de la peine à croire que ce Prince ait pendant un tems beaucoup aimé les femmes. Il disoit à quelqu'un qui lui parloit avec respect de sa légèreté „ c'est la faute des femmes & non la „ mienne, j'en ai cherché une pour me fixer „ qui ait plus de vertus que de prudence.



„ Toutes celles que j'ai vûes jusqu'à présent
„ m'ont chicané pendant fix mois pour un
„ billet pendant qu'elles ont capitulé au
„ bout de trois jours pour le reste. Je ne
„ changerai plus quand j'en trouverai une-
„ qui accordera le billet au bout de trois
„ jours & s'en tiendra là pour la vie. Ce
discours qui a plus de cinquante ans
d'ancienneté prouve que la nature n'avoit
pas plus refusé ces dons que mille autres
à ce Prince; mais les flateurs, les com-
plaisants & peut-être les camps ont
tout gâté.

* * *

Peu de gens savent la vraie raison
pour la quelle *la Baumelle* réussit aussi-
mal à Berlin & surtout auprès du Roi.
Ce n'est ni Maupertuis, ni Voltaire qui
lui nuisirent, c'est pour avoir dit qu'on
trouveroit à Coupenhague trois hommes
dont Potsdam seroit jaloux. Le Roi qui
n'en connoit pas sur la terre de cette
trempe, leva les épaules & conseilla à cet
étourdi de retourner d'ou il venoit. Ce
n'est par la millieme preuve de l'art de
certaines gens de dire ce qu'il faut taire.

* * *

Qu'est ce qui croira un jour que sous un Roi philosophe, que sous le protecteur déclaré des Voltaire, des Maupertuis, des d'Argens, le Comte de Sinzendorff, ait paisiblement crée sa secte. Vouliez vous donc qu'on persécutât, direz vous? à Dieu ne plaise; mais je voulois que le sarcasme étouffât cette folie dans sa naissance & que l'on permit à chacun de rêver à la Sinzendorff & non ces assemblées ou les têtes exaltoient au dehors les principes destructifs de toute activité.

* * *

Milord Tyrconnel mourut de faim à Berlin. C'est ce qui se vit lorsqu'on fit la dissection de son corps. Les saignées ordonnées par La Métrie le desséchèrent, Il étoit victime de ce Docteur. Le Roi dit à ce propos, *qui auroit cru que La Mettrie trouveroit encore quelqu'un de plus fou que lui?* Il est vrai que Mylord Tyrconne est inexcusable d'avoir eu de la confiance dans un homme qui avoit passé sa vie à l'ôter aux hommes. Ce Ministre mourut en laissant beaucoup de dettes & peu de regrets, non qu'il n'en mé-



ritat beaucoup, mais parcequ'a Berlin
comme ailleurs on ne regrette gueres.

* * *

Voici des paroles qui sont nées sous la
plume de Frédéric, & nous les consacrerons
à la Postérité.

„ Je trouve des gens qui ont une es-
„ pèce de mérite. Les uns ont de l'es-
„ prit, les autres des connoissances, quel-
„ ques uns même de la probité & de la
„ droiture; quoiqu'en général cela soit
„ rare. Mais personne n'a comme vous
„ tous les talens rassemblés & ne joint
„ pas à l'esprit de Société ce qui fait une
„ liaison aimable, si quelque chose au
„ monde peut me rendre passable c'est
„ votre commerce. J'ai entrevu le bon-
„ heur, il a disparu pour moi au même
„ instant.

* * *

*EPITAPHE de Pierre III. faite
à Vienne.*

Un fougueux empereur a fini son destin
Il bien mérité cette terrible fin,
Il crut de Frédéric posséder tout l'esprit
Mais il se trompa fort, il n'en eut que l'habit.

Quoique le Roi de Prusse aimât passion-
nement Voltaire il a cependant fait quel-
ques petits vers contre lui

VERS sur Candide.

Candide est un petit vaurien,
Qui n'a ni pudeur ni cervelle,
A ces traits on le connoit bien
Frère cadet de la Pucelle.
Leur vieux Papa pour rajeunir,
Donneroit une belle somme,
Sa jeunesse va revenir,
Il fait des œuvres de jeune homme.
Tout n'est pas bien. Lisez l'écrit,
La preuve en est à chaque page,
Vous verrez même en cet ouvrage,
Que tout est mal, comme il le dit.

* * *

Il y a un Roi qui pourroit dire a juste
titre:

„ Rome n'est plus dans Rome, elle est tout ou
je suis. „

En effet lorsqu'on se représente la
Prusse on croit toujours voir une armée
de deux cents mille hommes prête à se



mettre en marche. Qu'*Engel* fasse de son Roi un superbe panégyrique, j'applaudirai à son éloquence, mais n'ayant point ses talens, je me contenterai d'écrire au pied de la statue du Monarque.

IL SCUT VOULOIR.

* * *

Un problème que les Economistes devroient résoudre est celui-ci. Comment se fait-il qu'un Roi qui a tout au plus sept millions de sujets; qui entretient deux cens mille hommes de troupes; qui crée des édifices, comme ailleurs on les dessine, ait dans ses coffres des Sommes en réserve, plus considérables que n'en a aucun Monarque de l'Europe? en attendant que M. M. *Beaudeau*, *Roubaud*, *Morellet* &c. aient éclairci cette question cherchons quelques vraisemblances.

Ne seroit-ce point parce qu'on ne paye que ceux qui servent. Encore a-t-on retranché de ce nombre ce qui ne tient qu'à la représentation. Est-ce un sacrifice que celui de ces charges si ridicules aux yeux du philosophe; si gênantes pour celui qui les occupe; si humiliantes pour ceux



qui les exercent; car les noms ne changent rien aux fonctions? Est-ce un sacrifice que celui de ces tables nombreuses, ou l'on contrarie la nature, jusques dans les momens qu'elle destine à la gaité; que ces prétendues fêtes, ou l'ennui se mêle à la fatigue?

Ne seroit ce pas parce qu'on ne connoit point ces Hordes dévorantes de Commis aux Finances, insectes pullulans qui traînent sur leurs traces la déprédation. On met dans la perception des derniers une simplicité, qui est une forte insulte à la ferme générale de Paris.

Ne seroit ce point surtout parce qu'on ne soumet pas les peuples à entretenir plusieurs Rois dans un seul Empire: comment nommer autrement les maisons fastueuses que certains Etats payent pour des Princes qui ne les gouvernent point; à enrichir des particuliers qui marchent à l'égal des Souverains, & les surpassent quelquefois en magnificence; (*) à payer les talens équivoques des Ministres avec des sommes énormes?

(*) Chanteleup, Chateau du Duc de Choiseuil est plus beau que Choisi, Compiègne & Fontainebleau.



Ne feroit-ce point enfin parce qu'on ne tolère point la confusion de tous les Etats. La noblesse d'Allemagne n'en est pas venue à admettre dans ses Palais, & à ses jeux le premier Bourgeois heureux qui a beaucoup d'argent, & beaucoup d'audace. Les gouvernemens Germaniques ne se sont pas encore avisés de créer à chaque instant des places pour les Intrus.

Aux défauts qu'on n'a pas, joignés les qualités qu'on a. Nul détail n'est au dessous de celui qui gouverne. Il a soupçonné que l'usage du Caffé faisoit sortir annuellement de ses Etats de grosses sommes. D'après les recherches qu'il a ordonnées, il se trouve que ces sommes exportées s'élèvent à plus de trois millions de Livres. A l'instant de sages mesures pour diminuer insensiblement cette inutile & peut-être dangereuse consommation. Il a cette inébranlable fermeté qui glace les sollicitateurs, & déconcerte l'art de tromper les Princes en leur persuadant qu'il est permis de punir, mais glorieux de pardonner.

„ On parle diversement des motifs qui
 „ portèrent le Roi à conclure le paix avec
 „ la Reine d'Hongrie en 1762. On sup-
 „ pose entre -autres une lettre que ce
 „ Prince avoit interceptée au Maréchal de
 „ *Broglie*, portant, défense à ce Géné-
 „ ral d'aller au secours de Sa Majesté
 „ Prussienne en cas qu'elle le demandât,
 „ & par laquelle il a paru que le Cardinal
 „ ne cherchoit que le plaisir de voir deux
 „ puissantes maisons de l'Empire s'entre-
 „ détruire - mais voici le véritable motif
 „ de cette paix, tel qu'il est rapporté
 „ dans une lettre particulière de Breslau
 „ du 8. Juillet 1743. „

„ Le Roi de Prusse ayant été voir le
 „ Général *Palland* qui fut blessé & fait
 „ Prisonnier à la Bataille de *Chotusiz*,
 „ ce Général laissa échaper, dans les en-
 „ tretiens qu'il eut avec Sa Majesté, qu'il
 „ mourroit content s'il pouvoit reconci-
 „ S. M. Prussienne avec la Reine. Il
 „ assura en même temps le Roi, qu'il ne
 „ pouvoit pas manquer d'être la dupe de
 „ la France, & qu'il en parloit avec la
 „ conviction la plus certaine. „



„ Le Roi feignit de l'incrédulité, & dit
„ qu'il avoit des preuves du contraire.
„ Le Général *Palland* répondit sur le
„ champ que ce qu'il avançoit étoit si
„ vrai, qu'il ne demandoit que six jours,
„ pour en convaincre le Roi; que Sa
„ Majesté auroit déjà été trop généreuse
„ pour accepter les propositions du Car-
„ dinal. Le Roi le somma de sa parole,
„ & se retira. „

„ Le Général Autrichien dépêcha sur
„ le champ un exprès à Vienne, qui re-
„ vint au bout de quelques jours. Mon-
„ sieur *Palland* en fit avertir le Roi, qui
„ vint le trouver. Dans cette visite,
„ après quelques complimens, le Comte
„ de *Palland* lui remit une lettre en priant
„ Sa Majesté de la lire avec attention. Le
„ Monarque la lut & pâlit en la lisant.
„ C'étoit une lettre du Carôinal à la Reine
„ d'Hongrie, par laquelle l'Eminence off-
„ roit à cette Princesse, que le Roi de
„ France lui garantiroit la Silésie & la
„ Moravie, si elle vouloit céder à l'Empe-
„ reur la Bohême avec une partie de la
„ haute Autriche. „

Le Roi de Prusse après avoir lu cette lettre demanda au Général *Palland*, s'il pouvoit la garder quelques jours. M. *Palland* y consentit. Le Roi de retour chez lui, dit en présence de quelques uns de ses Généraux; *le Cardinal me prend pour un sot, il veut me tromper, mais j'y mettrai ordre.* Sa Majesté donna aussitôt ordre au Comte de *Podevils* son premier Ministre de traiter de la paix avec Mylord *Hintford* dans cette ville.

La Paix ayant été conclue le 17. & le Duc de *Belle-Isle* en ayant eu vent, le Maréchal accourut comme un éclair au Camp Prussien & aborda le Roi en ces termes.

Sire, il y a des bruits d'une paix entre vous & la Reine d'Hongrie, oseriez vous Sire, abandonner le meilleur de vos Alliés, & tromper un Monarque aussi respectable que le Roi de France? le Roi ne répondit à ce discours insolent que par un regard majestueux, & plein d'indignation, ajoutant ces mots: *Osez vous me parler ainsi?*



Fallacem fallere, non est fallacia.

Lisez! En même temps Sa Majesté lui montra la lettre du Caroinal. Le Maréchal l'ayant lue fremît d'étonnement & de rage, & demanda à se retirer. En passant par l'Antichambre du Roi, il empoigna sa perruque de colère & la frôta sur sa tête en disant le F. -- Prêtre.




Le Roi de Prusse à établi un nouvel Institut à Halle, qui acquiert une grande réputation. Il remédie à l'inconvénient de ne pouvoir profiter de la science des Professeurs, qui la vendent quelquefois un peu cher. Deux cens écus payent toute espèce de dépenses, de leçons & de frais quelconques.



Voltaire, dans un moment d'humeur, disoit à un Ecrivain illustre:

Second Julien, grand FREDERIC
Vous, fait pour éclairer & gouverner le monde.



Vous écrivez donc au Public;
Prenez garde qu'il ne réponde.

* * *

Beaucoup de gens ne voient dans le Roi de Prusse qu'un grand homme de guerre, un esprit supérieur, un politique profond. A ces titres glorieux on joindra ceux de protecteur du Commerce, & de tout ce qui a trait à l'ECONOMIE. Cependant il est arrivé plus d'une fois que les encouragemens donnés aux établissemens n'ont pas répondu a ses vûes, soit que les spéculations des entrepreneurs fussent hazardées, soit que les Evénemens dérangeassent des calculs probables. On éviteroit ces inconvéniens si on donnoit une forte gratification au lieu d'une modique avance. Le Souverain ne court aucun risque en récompensant le zèle, l'industrie d'un homme utile à son pays, & le speculateur s'il est fur de son opération, trouve dans un don une ressource toute différente que celle d'une avance qu'il faut finir par rembourser.



S. M. a donné 91,000 Écus pour l'établissement des Colonistes étrangers de la Swabe. Plus d'un *Economiste* a revouqué en doute l'utilité de ces peuplades ordinairement assés mal composées. Sans rapporter les raisons pour & contre, nous nous contentons d'observer que si l'on faisoit un mélange de gens de métiers & d'agriculteurs ils s'entraideroient mutuellement; que si l'on établissoit des chefs dans chaque Colonie dont l'employ seroit de surveiller l'entretien des bestiaux, l'usage des instrumens, la conduite des colons; d'aider ceux qui montreroient le plus d'ardeur, & de purger l'établissement de sujets tout à fait vitieux, on préviendrait la plupart des abus qui rendent vaines les intentions des Souverains.

Les Etats du Roi de Prusse renferment sept millions d'habitans. La population d'Angleterre va peut-être à huit. Son commerce est florissant, & cependant elle est affaissée sous le poids de ses dettes. Les Etats de la Prusse au contraire regorgent de trésors. Leur abondance est telle qu'on dédaigne même

ces emplois utiles qui donnent une valeur active à l'or & à l'argent. On pourroit rendre tributaires les Banques de Gènes, de Londres, de Turin, de Hollande, de France & trouver dans des spéculations sages & modérées des bénéfices certains. Comment peut-il se faire que quatre vingt millions de Livres fussent dans un pays, & que quatre cens millions ne fussent pas dans l'autre?

Au lieu d'écrire en beau stile les exploits d'un conquérant, il seroit à souhaiter qu'un homme sage & éclairé (Mr. de *Hertzberg* par exemple) donnât un tableau résonné de tout ce qui a été fait, par *Frédéric II.* On y verroit ce que peut un seul homme, plein de génie, d'ardeur, & de l'amour de son pays; que les fastueuses dépenses des Cours si onéreuses pour les peuples n'ajoutent rien à la grandeur personnelle; que le bonheur général tient à l'Economie, à l'industrie, & au commerce; qu'un Prince éclairé peut toujours se procurer des instrumens utiles quand il veut se soustraire aux préjugés de l'ancienneté & à la tyrannie de l'usage. Mr. *William Pitt* n'a pas vingt



quatre, ans & on sçait ce que sa nation en pense.

5°. Ce ne sont pas toujours les fortes avances qui sont nécessaires, mais une protection soutentie qui laisse la plus entière liberté aux Speculateurs, & ne se montre que pour applanir les difficultés, mais des distinctions qui honorent un état si utile, si estimable, & qui exige tant de qualités. Il y a une manière de lier l'Agriculture & le Commerce d'un pays, par laquelle ils s'entrepretent leurs secours & que tous deux concourent également à la félicité publique. Nous nous sommes constamment efforcés de répandre ces principes dans cet ouvrage. Heureux si nous avons sçu les mieux développer!





TRAITS DIVERS

*pris dans les conversations de gens qui
ont été à même de connoître
Potsdam.*

Un Officier fort peu connu & médiocrement estimé fit dans la dernière guerre un coup qui marquoit autant d'intelligence que de bravoure. Il mourut de ses blessures deux jours après. *J'aime mieux sa mort, dit le Roi, que la vie des trois quarts de ceux qu'on cite, & ce n'est pas pour la vingtième fois que je vois qu'il n'y a que les occasions qui font les héros.*



Lorsque Elizabeth Impératrice de Russie fut morte, chacun parloit très différemment du regne de Pierre III. & son auguste épouse inspiroit dès lors le plus vif intérêt. *Je la plains du meilleur de mon ame, dit Sa Majesté Prussienne, sa situation est la plus difficile de l'univers, elle a trop d'esprit pour n'avoir point de délicatesse. Si elle écoute son cœur & ses*



vertus, elle se perd & si elle se soutient, en les sacrifiant ce n'est qu'une victime couronnée. Il paroît que cctte grande Princesse a trouvé l'occasion de couper le nœud gordien.

* * *

Les conteurs d'anecdotes prétendent qu'il a existé un ouvrage conçu dans les Soupers de Potsdam, né à Sans-Souci & étouffé dans le cabinet du Roi. Ce petit monstre étoit intitulé *les Paralleles*. Le Maréchal de Richelieu & M. de Daun, Frédéric & Marie-Thérese, le Roi de Pologne & l'Empereur, Madame de Pompadour & le Comte de Bruhl, le Roi d'Angleterre & Catherine II. & pour égayer la matière, le Maréchal d'Etrée & un grand Cheval Danois. Le Conteur de ce petit fait assure avoir lu l'ouvrage & prétend que c'est une des plus agréables débauches d'esprit, qui soit sorti de l'esprit humain en délire.

* * *

Une Princesse écrivit au Roi la lettre suivante. „ Sire, je prends la liberté de „ proposer à Votre Majesté deux sujets „ extrêmement rares. L'un est un jeune



„ homme philosophe que la nature avoit
„ rendu étourdi & que l'étude, la réflexion
„ & surtout le malheur ont rendu sage.
„ L'autre est un homme formé, la probité
„ même, extrêmement froid & mesuré, sage,
„ respectable à tous égards, vivant retiré
„ par goût & souvent dissipé par devoir.
„ Un de ces caractères si rares, auxquels
„ on s'adresse toujours pour les conseils. „ Le Roi
répondit, *Le premier n'a pas besoin de moi & je n'ai pas besoin de l'autre.*

* * *

Je ne fais pourquoi Voltaire dans plusieurs de ses lettres appelle les Soupers de Potsdam le *réfectoire*. Il écrivoit à M. le Comte de à Paris. „ On parla hier „ au réfectoire de vos charmans ouvrages, j'eus le plaisir d'entendre rendre „ justice au mérite, & au mérite qui „ m'intéresse. „

Plusieurs autres fragments font soupçonner que ce réfectoire se changeoit quelquefois en Bureau d'esprit. Voici comme on y a jugé quelques livres.

Conseils à un ami, par Madame de Puysieux, & les *Caractères*, par la même.



me, Assez bon pour traîner dans la poche pendant quelques jours.

Considérations sur les mœurs du siècle. La vérité s'y exprime durement, mais avec esprit.

Le qu'en dira-t-on. Bon à parcourir, ne fut-ce que pour savoir ce qui a donné un moment de faveur à cet ouvrage.

Collection de lettres pour servir de supplément à celles de Madame de Sévigné. C'étoit un abrégé & non un supplément qu'il falloit.


Lettres Moscovites. L'intrigue des Cours décrite en style de laquais.

* * *

Un Général-Major au service de Prusse plein de talent & de mérite parloit sans cesse de liberté & des fers humilians du despotisme. Le Roi lui écrivit, Monsieur le Général-Major je vous prie de ne plus faire le Brutus dans mes Etats, autrement je serois obligé de conspirer contre votre liberté.

* * *

En 1753. il y avoit à Berlin un homme obscur, jeune & singulier, qui fai-



soit un grand mystère de son nom. Il avoit entrepris un ouvrage, dont le projet avoit paru assez beau & assez utile pour engager Montesquieu, Fontenelle & Voltaire à le revoir & à le corriger. Il écrivit au Roi de Prusse que ces autorités ne lui suffisoient pas & que c'est à son suffrage qu'il aspirait. Le Roi répondit, vous êtes trop difficile, les trois noms que vous me cités valent mieux que tous les Rois de l'Europe & j'accepte votre livre pour voir mon nom mêlé avec le leur.

* * *

Il y a quelques années que le Roi nomma une Co-adjutrice du Chapitre de Herforth. C'étoit dans le moment qu'une jeune Chanoinesse étoit, je ne fais comment accouchée dans cette sainte maison. Grande plainte au Roi, qui dit à la Co-adjutrice, j'espère que vous ne saurez rien du passé & que vous recommanderez à vos Dames plus de prudence à l'avenir.

* * *

Il parut à peu près dans le même tems une lettre au public qui ne se débitoit



qu'en cachette & qui faisoit des plaisanteries sur l'accouchement imprévu d'une Grande Duchesse. Quand tous le monde eut pris copie de cette lettre, le Roi la fit défendre. On a sçu depuis qu'il s'étoit jugé lui même.



A la fin de la guerre de 1762. il fut question d'assembler un Congrès à Berlin; Marie Thérèse s'y opposa, disant quelle redoutoit encore plus l'éloquence de son ennemi que ses armes. Voici ce qu'un homme d'esprit écrivoit à cette occasion. „ Je m'enhardis quelquefois à „ m'impatier contre la Providence, el- „ le s'épuise en même tems à faire naître „ deux chef-d'œuvres & cela pour les ap- „ poser l'un à l'autre. Pendant que de „ leur union eut pu résulter la félicité du „ monde. „



Le Roi de Prusse mit en fermes héréditaires il y a un certain nombre d'années tous ses Domaines. Tout le monde s'empressa d'en avoir. Un de ses Conseillers lui proposa d'employer à cette opération

une partie des fonds de sa caisse particulière. Il faudroit être bien dupe, répondit-il, pour en placer sur des objets aussi litigieux.

* * *

Une Margrave Henri, née Princesse de Dessau étoit en quelque manière exilée à Colberg, elle s'étoit adressée à l'Impératrice Elizabeth, qui la faisoit venir en Russie. Etant en chemin elle apprit la mort de cette Souveraine. Pierre III. envoya sur la route un Gentilhomme & huit Soldats, qui l'arrêterent & la remirent aux mains du Roi de Prusse. On n'a jamais su la cause de sa faveur, ni de sa disgrâce, & pourquoi le Roi étoit devenu son juge. C'étoit une Princesse que la tournure de son esprit rendoit fort intéressante.

* * *

Peu de gens savent que feu le Général Bauer, mort récemment au service de Russie, doit sa fortune au grand Frédéric, qui affectoit de répéter le desir d'avoir un pareil homme à son service. Catherine redoubloit de générosité pour conserver



un homme prêt à lui échapper & auquel le Roi de Prusse ne pensoit seulement pas.

* * *

Lorsque le Comte de Bruhl fut mort, on repandit que la Cour intéressée à savoir ses iniquités & les secrets de son long ministère, feignit cette mort, ne voulant pas manquer à la mémoire du feu Roi en le mettant à l'inquisition, ni ignorer des choses dont lui seul étoit instruit. On soutient donc que l'on enterra un Simulacre & que le Ministre a tout révélé à condition qu'on lui laisseroit la vie. On ajoute qu'il a survécu sept ans à ses funérailles & que le Roi de Prusse mis dans le secret, avoit consenti qu'il fut enfermé dans une de ses forteresses, ou il est mort. Cela ressemble beaucoup aux contes populaires qui fuivent toujours la mort des Favis de la fortune.

* * *

Il y a quelques années que la Reine de Prusse fut à toute extrémité. Voici l'oraison funèbre qu'on en faisoit alors.

„Elle a fait à Berlin tout le plaisir qu'elle

„ a pu, ne pouvant y faire tout le bien
 „ qu'elle vouloit.,

* * *

Voltaire étoit à Berlin, faisoit des vers pour les belles Princesses. Quinze ans après l'Impératrice de Russie l'invita de se rendre à sa Cour; il répondit par les vers suivans.

Dieux qui m'ôtez mes yeux & mes oreilles
 Rendez-les moi, Je pars au même instant,
 Heureux qui vit vos augustes merveilles
 Oh Catherine! heureux qui vous entend
 Plaire & régner c'est là votre talent:
 Mais le premier me touche d'avantage.
 Par votre esprit vous étonnez le sage
 Il cesseroit de l'être en vous voyant.

Malheureusement il avoit écrit a peu près la même chose à la Margrave de Bareuth, quinze ans auparavant. Le Roi qui a une mémoire excellente, se rappela les vers & l'occasion ou ils avoient été faits. Les Gazetiers ne manquèrent pas d'écrire que l'invitation de l'Impératrice étoit une fable & les vers suscités. Ca-



theriné lut cette anecdote & trouva que ses bontés valaient bien la façon d'un madrigal tout neuf.



On sçait que pendant la dernière guerre & cinq où six ans après il y a eu à Berlin de très mauvais argent. On faisoit souvent des remontrances au Roi pour faire des changemens dans sa monnoie. Qu'importe, disoit le Roi, que ma figure soit sur de l'or où sur du cuivre doré, puisque tout le monde veut bien s'en contenter; & ce n'est que lorsque le commerce, s'est un peu étendu qu'on a pensé sérieusement à la mettre au titre des monnoies de l'Europe.



Le premier Avril mil-sept-cent-soixante-douze, fut le jour où les Auteurs de la révolution de Dannemarck devoient recevoir la peine de leur crime: L'infortunée Reine Caroline Mathilde, qui craignoit moins pour sa tête que pour une prison perpétuelle, demanda la permission d'écrire au Roi de Prusse & vouloit avoir pour Juge trois Rois, parceque, disoit-

elle, toute espèce de criminel étoit en droit de récuser des personnes connues pour leurs ennemis. On lui refusa cette consolation. Cependant un Gentil-homme Danois se chargea de la commission & vint à Potsdam. Le Roi ne crut pas devoir l'entendre & on lui fit dire que tant que la Reine feroit en Dannemarck, elle ne devoit espérer que dans les flottes de son frère. Mais lorsque depuis elle fut revenu à Zell il lui fit offrir tous les secours que sa condition exigeoit.

* * *

Le Roi de Prusse n'a jamais pu supporter le galimathias obscur de *Klopstock* & lorsqu'on vouloit le convertir en faveur de *Lessing*; je l'estimerois, dit-il, s'il n'avoit pas fait *Emilia Galotti*: mais que dire d'un Poète qui dit que Voltaire est *un petit garçon* & choisit pour les personnages de la meilleure de ses pièces un Prince qui est un sot, un Chambellan qui est un vil assassin; une femme qui est une furie, une mère qui est une bavarde, une fille imbécille & un père extravagant. Ce jugement royal est trop sévère.



re: mais Frédéric auroit pu dire que *Lessing* est à Voltaire ce que l'auteur des *Voleurs* est à *Lessing*.

Avant que Voltaire fut en Prusse, où pour mieux dire avant qu'il eut confié la Pucelle au Roi son rival, celui-ci prétendoit que cette infâme rapsodie étoit malapropos attribuée à l'homme de France qui avoit, le plus de goût, c'est le comble des horreurs; & les gens qui ont du tact n'y trouvent pas même de l'esprit. Algarotti qui n'aimoit pas Voltaire; mais qui avoit de l'esprit, contredit ce jugement & demanda au Roi la permission de lui lire l'ouvrage. Il lui en lut en effet quelques chants. Cela est tout nouveau pour moi, répondit Frédéric, ce n'est pas le Poème que j'ai lu, & autant je proteste contre la copie pseudonime, autant j'aime la véritable. Dans le fait c'étoit la même; mais les noms imposent.

L'Impératrice de Russie avoit presque résolu de marier le grand Duc de Russie avec la Princesse Albertine de Suède. Il



y avoit déjà des paroles de données avec la Princesse de Darmstadt, Sœur de la Princesse de Prusse. Cette union étoit l'ouvrage du Prince Henri, & l'Impératrice de Russie embarrassée de reculer ne vouloit pas choquer le Landgrave. Le Roi de Prusse lui écrivit qu'en cas que ce Prince s'en fachât sérieusement, il la prioit de se tranquiliser, s'offrant de faire avec elle une alliance offensive contre le Landgrave de Darmstadt.

* * *

On disoit un jour au Roi que son siècle étoit celui des révolutions. En effet révolution en Dannemarck, révolution en Russie, révolution en Suède, révolution en Pologne, révolution en Amérique, révolution en Hollande, révolution à Genève. Ce sont, dit-il, les petites passions qui les causent en animant ceux qui touchent & qui approchent de la cheville ouvrière. Dieu seul peut calculer ces chaînes infinies, de même (il avoit fa flutte à la main) que la musique roule sur sept tons, de même le système harmonique des causes & des effets, dans l'é-



conomie humaine roula sur sept ou huit passions que nous voyons diversifiées à l'infini & que l'esprit humain ne sauroit débrouiller.



Un paysan Prussien, instruit de l'anecdote du Meunier qui avoit causé la disgrâce du Chancelier....., présenta une requête au Roi contre le Tribunal de Justice. Le Roi ordonna à ce Tribunal de revoir ce procès, la révision fut suivie d'un jugement semblable au premier. Nouvel ordre du Roi de procéder à d'autres informations; troisième confirmation de la part du Tribunal. Le Roi piqué écrit à Mr. de Münchhausen, qui en étoit Président, *mal examiné, mal informé, mal jugé.* Le Président écrit au bas du même papier, *ma tête est à votre service, mais non pas ma conscience, le jugement demeurera tel.* Le Roi étoit furieux de colère de ce que son Ministre ait osé écrire ceci au bas des paroles royales; chacun s'attendoit de voir arriver la disgrâce du Président; il reçut en effet deux heures après une lettre du Roi qui le félici-

toit de sa fermeté & lui accorderoit une augmentation de gages de huit cens écus.

Le Roi de Prusse n'a jamais approuvé la conduite des Anglois dans la guerre d'Amérique & il s'en est librement expliqué. Mais lorsque les Etats unis ont voulu lui envoyer un Ambassadeur, il a toujours refusé de le recevoir ; persuadé que les peuples n'ont besoin que d'être invités pour aller tenter la fortune & que ces Ambassadeurs ne sont que d'illustres enroleurs. Mais lui même a envoyé à Boston une espèce de Consul pour commencer des liaisons de commerce.

Il y a quelques années qu'un chien enragé mordit à Potsdam dix-neuf personnes, dont fix moururent. En conséquence le Roi proscrivit toute l'espèce & vingt quatre heures après il n'y eut pas un chien dans Berlin ; on en tua quatorze mille.

Le Roi qui a passé sa vie à se moquer

M



de son Académie lui envoie cependant quelquefois des discours ou des éloges tels que ceux de Voltaire & de la Méttrie. On imagine avec quelle fadeur ces morceaux sont loués. Il arriva un jour qu'il lui fit parvenir un discours, dont ils ne reconnurent ni les principes ni le stile. Ils le traitèrent si lestement qu'il resta pendant trois mois entre les mains du Secrétaire perpétuel, sans qu'il fut question même de le lire. Cependant le nom de l'auteur transpira & les éloges de commencer. Le Roi dit sèchement, vous m'avez appris ce que je dois penser de vos suffrages, & depuis ce moment il n'a plus rien envoyé; mais il s'est réservé l'usage des plaisanteries, & il faut avouer que Piron n'a pas mieux persiflé l'Académie françoise, que ne l'est quelquefois l'Académie royale.



**EXAMEN DES MEMOIRES***Pour servir a la vie de Voltaire.*

Le portrait du Roi Frédéric Guillaume est une caricature; il étoit dur mais non brutal jusqu'à lever la canne sur une femme. Ses thrésors étoient remplis de ses économies & non des fruits de son avarice. Et un homme qui ordonne ses funérailles avec autant de sang-froid, qui prescrit a chaque Officier sa marche, & a chaque personne ses fonctions a une certaine force dans l'ame qui n'est jamais sans des vertus réelles.

„Comme son Père lui accordait peu de part aux affaires dans ce pays ou tout consistait en revues, il employa son loisir à écrire aux gens de lettres de France qui étoient un peu connus dans le monde; le principal fardeau tomba sur moi, c'étoit des lettres en vers, c'étoit des traités de métaphisique, d'histoire, de politique; il me traitait d'homme divin, je le traitais de Salomon; ces épithetes ne nous coûtaient rien. On a imprimé quelques unes



de ces fadaïses dans le recueil de mes œuvres, & heureusement on n'en a pas imprimé la trentième partie. „

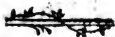
Il y a dans ce passage une ingratitude révoltante, & une insolence de Poëte. Il étoit ridiculement empressé de faire circuler les missives royales; elles arrivoient manuscrites à Paris, & passaient des poches affidées dans les Mercures flatteurs; que c'étoit un être vil que cet esprit sublime! & Frédéric doit en effet se repentir d'avoir versé la gloire sur un homme qu'il falloit admirer & mépriser.

„Le Roi de Prusse quelque tems avant la mort de son père, s'étoit avisé d'écrire contre les principes de Machiavel. Si Machiavel avoit eu un Prince pour disciple la première chose qu'il lui eut recommandé aurait été d'écrire contre lui; mais le Prince Royal n'y avoit pas entendu tant de finesse. Il avoit écrit de bonne foi dans le tems qu'il n'étoit pas encore Souverain, & que son père ne lui faisait pas aimer le pouvoir despotique; il louait alors de tout son cœur la modération, la justice, & dans son enthousiasme il regardait toute usurpation comme un cri-

me. Il m'avait envoyé son manuscrit à Bruxelles pour le corriger & le faire imprimer; & j'en avais déjà fait présent à un Libraire de Hollande, nommé *Van Duren*, le plus insigne fripon de son espèce. Il me vint enfin un remords de faire imprimer l'Anti-Machiavel, tandis que le Roi de Prusse qui avait cent millions dans ses coffres, en prenait un aux pauvres Liégeois par la main du Conseiller Rambonet. Je jugeai que mon Salomon ne s'en tiendrait pas là. Son père lui avait laissé soixante six mille quatre cents hommes complets d'excellentes troupes, il les augmentait, & paraissait avoir envie de s'en servir à la première occasion.,

Ces corrections prétendues ne portoient que sur quelques fautes de langage. Voltaire étoit un pauvre politique. Il n'avoit pas fait présent du manuscrit à Van Duren, mais stipulé un bon traité par lequel il devoit lui revenir pour quatre mille francs de Livres toute espèce qu'il comptoit bien revendre à Sa Majesté.

„ Ses troupes étoient déjà en Silésie quand le Baron de Gotter son Ministre à Vienne, fit à Marie Thérèse la proposi-



tion incivile de céder de bonne grace au Roi Electeur son maitre, les trois quarts de cette Province, moyennant quoi le Roi de Prusse lui prêterait trois millions d'écus, & ferai son mari Empereur.,

„Marie Thérèse n'avoit alors ni troupes, ni argent, ni crédit, & cependant elle fut inflexible, elle aima mieux risquer de tout perdre que de fléchir sous un Prince qu'elle ne regardait que comme le Vassal de ses ancêtres, & à qui l'Empereur, son père avait sauvé la vie. „

FREDERIC ne demanda point les trois quarts de la Silesie ni même le quart, mais il voulut un peu s'arrondir, & peut-être eut il mieux valu alors lui accorder quelque chose que de continuer une guerre ou la fortune se mit a coté de ce Monarque, & ne le perdit pas de vue dans les affaires vraiment essentielles. L'Empereur n'avoit point sauvé la vie au Prince Royal. C'est un conte pueril que cette prétendue resolution de renouveler la scène sanglante de Dom Carlos. Jamais la maison de Hohen-Zollern n'a été vassale de la maison de Habsbourg, & un Electeur n'est point vassal de l'Empereur.

„ Son père avait logé à Potsdam dans une vilaine maison; il en fit un palais; Potsdam devint une jolie ville; Berlin s'agrandissait; on commençait à y connaître les douceurs de la vie, que le feu Roi avait très négligées: quelques personnes avaient des meubles. La plupart même portaient des chemises, car sous le regne précédent on ne connaissait gueres que des devant de chemises qu'on attachait avec des cordons, & le Roi regnant n'avait pas été élevé autrement. Les choses changeaient à vue d'œil; Lacédémone devenait Athènes, des deserts furent défrichés, cent trois villages furent formés dans des marais dessechés. Il n'en faisait pas moins de la musique, & des livres; ainsi il ne fallait pas me savoir si mauvais gré de l'appeller le Salomon du Nord. Je lui donnais dans mes lettres ce sobriquet qui lui demeura longtems.,

Il faut le louer & non commencer une fatyre a propos de son goût pour bâtir. Berlin est devenu la plus belle ville de l'Allemagne & une des plus belles de l'Europe. L'exageration ridicule qu'il n'y avoit pas de chemises à Berlin en 1736.



ne mérite que de la pitié... Est-ce à un homme de lettres de jeter du ridicule sur un Roi qui se délasse dans la lecture des bons ouvrages. S'il avoit passé la moitié de sa vie dans les bois & l'autre dans des boudoirs comme Louis XV, on eut rien dit, mais il cultive les arts, il les honore, on s'en mocque, voilà ce qui a multiplié comme les sables du bord de la mer les ennemis de Voltaire.

„ On imagina de m'envoyer secrettement chez ce Monarque pour sonder ses intentions, pour voir s'il ne serait pas d'humeur à prévenir les orages qui devaient tomber tôt ou tard de Vienne sur lui après avoir tombé sur nous, & s'il ne voudrait pas nous prêter cent mille hommes dans l'occasion pour mieux assurer la Silésie, cette idée était tombée dans la tête de Monsieur de Richelieu, & de Madame de Chateauroux. Le Roi l'adopta, & Monsieur Amelot, Ministre des affaires étrangères, mais Ministre très subalterne, fut chargé seulement de presser mon départ: il falloit un prétexte. Je pris celui de ma querelle avec l'ancien Evêque de Mirepoix, le Roi approuva cet expédient: j'é-

crivis au Roi de Prusse que je ne pouvais plus tenir aux persécutions de ce Théatin & que j'allais me réfugier auprès d'un Roi philosophe, loin des tracasseries d'un bigot. Comme ce prélat signait toujours l'Anc. Evêq. de Mirepoix en abrégé, & que son écriture était assés incorrecte, on lisait l'anc. de Mirepoix, au lieu de l'ancien; ce fut un sujet de plaisanterie, & jamais négociation ne fut plus gaie. „

Véritable mensonge imprimé! qu'elle idée qu'on eut pensé a charger de négociations le plus fol des hommes. Mais il a eu cette manie. En 1768. Il eut aussi l'idée creuse de se faire nommer Ministre conciliateur dans les troubles de Genève, lui qui avoit allumé l'incendie.

„Frédéric gouvernoit l'église aussi despotiquement que l'état, c'étoit lui qui prononçoit les divorces quand un mari & une femme voulaient se marier ailleurs; un Ministre lui cita un jour l'ancien Testament au sujet d'un de ces divorces, Moïse, lui dit-il, menoit les Juifs comme il vouloit, & moi mes Prussiens comme je l'entends. „

Erreur! jamais il n'a mis cette legere-



té qui eut fini par diminuer le respect qu'on doit aux Rois. Il a tranché despotiquement, mais en voulant que certaines formes fussent observées. A force de vouloir être plaisant on dit des absurdités; alors on est plus un homme d'esprit qui amuse en contant, mais un Saltinbarque qui fait rire un moment la populace.

„Un jour, après la lecture, La Métrie qui disait au Roi tout ce qui lui venoit dans la tête, lui dit, qu'on était bien jaloux de ma faveur & de ma fortune: laissés faire, lui dit le Roi, on presse l'orange, & on la jette quand on a avalé le jus; La Métrie ne manqua pas de me rendre ce bel apophtegme, digne de Denis de Syracuse.,,

Ce jus étoit de l'esprit, de l'amusement. Or le citron étoit intarissable, ainsi le Roi ne pouvoit imaginer de le presser. Ce mot si souvent & si ridiculement appliqué ne l'est pas mieux dans cette occasion.

„Maupertuis qui favait l'anecdote de l'écorce d'orange prit son tems pour répandre le bruit que j'avais dit que la charge



d'Athée du Roi était vacante. Cette calomnie ne réussit point. Mais il ajouta ensuite, que je trouvais les vers du Roi mauvais, & cela réussit. Je m'aperçus que depuis ce tems là les soupers du Roi n'était plus si gais, on me donnoit moins de vers à corriger, ma disgrâce était complète. „

Il n'étoit pas nécessaire que Maupertuis en parlat. Voltaire le plus étourdi des hommes l'avoit repeté de cent façons. Il ne l'articuloit pas mais il le faisoit entendre. Cela revient au même & peut-être est plus méchant.

„ Ainsi nous fumes quatre qui nous échapames en peu de tems. Chazel, Darget, Algaroty, & moi. Il n'y avoit pas en effet moyen d'y tenir; on sçait bien qu'il faut souffrir auprès des Rois; mais Frédéric abusoit un peu trop de sa prérogative. La Société à ses loix, a moins que ce ne soit la Société des Lyons & de la Chevre; Frédéric manquoit toujours à la première de la Société de ne rien dire de desobligeant à personne: il demandoit souvent a son Chambellan Polvitz, s'il ne changeroit pas volontiers de religion



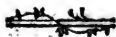
pour la quatrième fois, & il offroit de payer cent écus comptant pour sa conversion. Eh, mon Dieu, mon cher Polvitz, lui disoit-il, j'ai oublié le nom de cet homme que vous volates à la Haye en lui vendant de l'argent faux pour du fin. Aidés un peu ma mémoire, je vous prie. Il traitoit à peu près de même le pauvre d'Argens, cependant ces deux victimes restèrent; Polvitz ayant mangé tout son bien étoit obligé d'avaler des couleuvres pour vivre, il n'avoit pas d'autre pain, & d'Argens n'avoit pour tout bien dans le monde que ses lettres juives & sa femme nommée Cochen, mauvaise Comédienne de province, si laide quelle ne pouvoit rien gagner à aucun métier, quoi quelle en fit plusieurs. Pour Maupertuis qui avoit été assez mal avisé pour placer son bien à Berlin, ne songeant pas qu'il vaut mieux avoir cent pistoles dans un pays libre, que mille dans un pays despotique, il falloit bien qu'il restât dans les fers qu'il s'étoit forgés.,

Cela est vrai. Comment expliquer cette contradiction. Un Roi poli, timide même, grand faiseur de révérences ne se

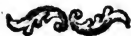


fait aucun scrupule d'immoler à sa table des victimes. Il a demandé à des femmes des nouvelles de leurs batards, a parlé de leurs victoires à des Princes qui n'avoient jamais vu tirer un coup de fusil. Il y a une espèce de lacheté à accabler ceux qui ne peuvent ni ne doivent répondre.

Il paroitra ridicule de ne pas dire un mot des ouvrages de FREDERIC le grand. Comme Poète c'est un homme de beau coup d'esprit & sans lui chercher querelle sur l'harmonie & sur la langue, il y a des idées très-heureuses & des pensées qui sont à lui. Comme Historien c'est un écrivain estimable qui a des vues, & parle avec une liberté que tout le monde approuve & que peu de gens osent imiter. Comme Littérateur il est agréable quoique paradoxal. Son traité de la Littérature allemande n'a d'autre défaut que d'être écrit par un allemand. Il n'aime pas la Littérature de son pays parce qu'elle n'est pas aimable. Son éloge de Voltaire est le plus foible de ses ouvrages & pouvoit être le plus piquant. Il seroit à souhaiter que l'on recueillit ses Lettres, ses



Fragmens, & plusieurs morceaux qu'il a fait lire a son Académie. Ce n'est pas le seul Roi qui ait eu des prétentions au bel-esprit, mais c'est le seul qui les ait eu fondées. Il faut convenir que les autres ont eu des faiseurs, & que lui a fait. Quand même il se seroit ménagé des avis, qu'est-ce qui ne s'en ménage pas? Quand Voltaire eut été son maitre, ce maitre lui a donné l'exemple de l'utilité des conseils. Personne ne fut plus caressant que FREDERIC quand il le voulut, plus adroit, plus aimable. C'est la Syrene la plus enchanteresse. Il faut sçavoir gré aux Rois même de ce qu'ils veulent prendre la peine de nous tromper. Il y a une *Conversation* entre S. Majesté & un Ministre qui la peint assez bien. Je ne sçais si elle est traduite en françois. Des fots n'ont vu dans cette brochure qu'un Dialogue, les gens d'esprit y ont vu un Roi, un grand homme, avec ses défauts, & plus de qualités; mais la multitude ne voit rien. C'est une pauvre espèce sur la terre que les fots; & FREDERIC a bien fait de passer sa vie a s'en mocquer.



558600

